

# le livre des tempêtes

**ou les lâchetés d'Edgar Amiot**

---

*Yves Robert*

l'histoire épique d'un homme face à la perte

————— *Atelier Grand Cargo – le monde tel qu'il se raconte* —————

## **Avant le monde**

PROLOGUE	4
----------	---

## **Livre premier : de l'enfance**

LE TEMPS NE COMPTE PLUS, L'IMPATIENCE A REJOINT LA PATIENCE	4
OURGA	4
TU VOIS, MINET, UN SOIR L'ENFANT ÉTAIT LÀ, DEVANT LE BORDEL	6
LA FILLE QUI JACASSE	7
TIENTSIN	8
LE MAÎTRE DE L'OR	10
LES LIMBES SONT UN PAYS D'ARGENT ET DE VAGUES TIÈDES	11
L'OR ET LA GRAMMAIRE	12

## **Livre deuxième : De l'amour, de la haine**

ROSTOCK, JAMAIS TANT DE BRIQUES, UN LABYRINTHE	13
INITIATION	14
LA CLARTÉ	16
UN POISSON DANS LA PIERRE, C'EST AMUSANT	17
DIE FLIEGENDEN BLAUEN SCHLICHTMASCHINEN	19
TU M'AIMERAS EXACTEMENT COMME JE LE SOUHAITE	21
ABENDROT	22
CAVALCADE	23

## **Livre troisième : De l'insouciance au choix...**

BARONNE BERNADETTE	24
PARIS, BIARRITZ & EXPOSITION UNIVERSELLE	25
C'EST UN HOMME QUI AIME L'ART – APPENDICITE	27
LA DÉBÂCLE, LE MUSÉE DE LINZ & LES PRÉLUDES DE LISZT	29
LE LIVRE DES TEMPÊTES	31
METTREZ-VOUS DE L'OR ?	34
ÊTRE VIVANT JUSQU'À LA MORT	37
UN PETIT BRIQUET D'AMADOU	38

---

## AVANT LE MONDE

### PROLOGUE

---

**Edgar :** Les ténèbres... Difficile de lire.

**Les voix du monde :** Prions pour les marins, entrés dans la tempête. Dans la nuit.

**Edgar :** Le feu... Plus de feu... Qu'est-ce que je fais là ?

**Les voix du monde :** C'est toi qui sais.

**Edgar :** Le ciel... Les étoiles se sont brisées.

**Les voix du monde :** C'est sous la terre. Dans une cave. Dans une cellule de la Kommandantur.

**Edgar :** Le froid... Une chaleur perdue, le corps se recroqueville, parfois l'esprit revient.

**Les voix du monde :** Regarde autour de toi. Les murs gris. Auréolés de salpêtre. Un grillage d'aération avec un vent glacial.

**Edgar :** Je veux regarder au-delà, tant qu'il me reste du temps. Je veux, dans mes souvenirs, retrouver son odeur... (Mais), j'ai presque oublié.

**Les voix du monde :** Nous sommes là. Pour ta mémoire. Souviens-toi du monde.

## LIVRE PREMIER : DE L'ENFANCE

### LE TEMPS NE COMPTE PLUS, L'IMPATIENCE A REJOINT LA PATIENCE

---

**Edgar :** Je me rappelle le vent. Le sol vibrait. La terre tremblait. Plutôt un balancement. Je me souviens, le vent remplissait les oreilles. J'étais devant un livre... Des pages blanches.

**Les voix du monde :** Et ?

**Edgar :** Le vent... Les pages, dunes de neige. Couverture de cuir, fil d'or sur la tranche.

**Les voix du monde :** Tu es pâle. Un homme perdu au matin. Longtemps, tu as tremblé. Là, tu te réveilles. Tu es pâle.

**Edgar :** Presque mort ?

**Les voix du monde :** Le froid n'est plus le froid. Béring est loin derrière. Le temps ne compte plus. L'impatience a rejoint la patience. Voilà pourquoi tu es pâle.

**Edgar :** J'ai froid... À nouveau, la douleur... Encore... Toujours... Les pages vierges, sur la tranche, un fil d'or... Dessus, sur le cuir, quelques lettres presque effacées... Le livre des tempêtes... Voilà ce qui est écrit.

### OURGA

---

**Les voix du monde :** Tu comprends ? C'est le matin. Longtemps, tu as tremblé. Tu as gémi. Tu as dit : « Ourga ». Une femme ? Un village ?

**Edgar :** Je ne sais plus... Une fille, ça serait un nom comme Sara... Une robe légère, une ceinture de soie à la taille... Qu'elle est fine cette taille...

Qu'il est clair, son sourire.

**Les voix du monde** : Plutôt un village. Une souvenir ? Une sensation ?

**Edgar** : Le souffle du vent.

**Les voix du monde** : La nuit ? Le jour ? Une nuit. Ne l'aide pas.

**Edgar** : Des lambeaux... Nous sommes couchés dans la neige, les étoiles nous piquent les yeux, la buée s'échappe de nos bouches. Dans la neige, si nous bougeons nos bras... Des ailes d'anges.

**Les voix du monde** : Tu ne bouges pas ? Les ailes d'anges ? Nous ?

**Edgar** : Grand-père... Grand-père ne veut pas. Grand-père, étendu à côté de moi... Dans la neige, dans la nuit, dans le froid. Grand-père veut l'immobilité, veut le silence. Le ciel s'obscurcit avec les nuages, ils sautent de derrière les collines. Les arbres battent des bras, violemment. La neige déroche des branches... Le vent se lève, puissant, tournoyant, presque chaud. Une forge. Les bourrasques roulent sur les collines, nous encerclent dans la clairière. Un bouillonnement, une machine, de la vapeur... Grand-père murmure : « la promenade de Dieu » se tait, n'explique rien.

**Les voix du monde** : Rien ?

**Edgar** : C'est n'est pas du vent... Le galop des chevaux.

**Les voix du monde** : Le vent est un cheval ?

**Edgar** : Grand-père s'égaré avec cette légende de promenade... Une cavalerie dépareillée.

**Les voix du monde** : Une troupe armée, égarée. Ils se jettent sur le village, une vague. Les temps sont troubles. Les ventres creux. Une guerre civile, serpents blancs, serpents rouges.

**Edgar** : Sans importance, la couleur des serpents.

**Les voix du monde** : Les soldats rassemblent les hommes, les femmes, les enfants. Des coups de feu, des coups de sabre. La neige se pare d'écarlate. Les cris s'étouffent, s'éteignent... Une marée où tout se noie.

**Edgar** : Quelle importance ? Le vent se calfeutre dans les oreilles, grand-père se noie dans le ciel, on s'espère invisibles.

**Les voix du monde** : Les cavaliers franchissent la lisière des maisons.

**Edgar** : Ourga... Je me souviens... Un village.

**Les voix du monde** : La colonne trotte vers la forêt, derrière elle, le village s'enflamme... Une torche.

**Edgar** : Quelle importance ? Un tombeau de glace, une tombe en Sibérie.

**Les voix du monde** : À la lumière de l'incendie, se distingue la trace de vos pas. Vous serez découverts. Ton grand-père le sait. Il te recouvre avec la neige. Des gestes calmes. Il efface ta présence. Se redresse. S'éloigne. Se dévoile aux soldats.

**Edgar** : Je ne vois rien, j'entends tout, j'ai peur pour lui.

**Les voix du monde** : Un cavalier se lève sur les étriers, le cheval se lance. Le sabre, une lame d'argent monte vers le firmament. Griffes les étoiles.

Une cavalcade crescendo. D'un coup, la morsure de la vipère.

**Edgar** : Grand-père s'effondre, ne bouge plus.

**Les voix du monde** : Tu ne vois rien ?

**Edgar** : Je le sais.

TU VOIS, MINET, UN SOIR L'ENFANT ÉTAIT LÀ, DEVANT LE BORDEL

**Le colonel** : Un enfant ? Qu'est-ce que je foutrais d'un mioche ?

**Le fourrier** : Je ne sais pas, colonel. Elle a dit : « c'est une condition ».

**Le colonel** : Une condition ?

**Le fourrier** : Elle a pas dit quoi.

**Le colonel** : Fais entrer.

**Le fourrier** : Entre.

**Mariia** : Bonsoir Minet... Salut lapin.

**Le colonel** : Lapin... Dépêche, on va pas attendre l'arrivée des moujiks.

**Mariia** : Faut le temps quand c'est nécessaire. D'habitude un officier, c'est pressé... Des précoces, le doigt sur la gâchette... Ça fait d'la mélasse où y faut pas.

**Le fourrier** : Colonel, faut pas se fâcher, elle est comme ça... Une naturelle comme qui dirait... Une potiche... Pour l'enfant, on ne sait pas d'où il tombe.

**Mariia** : Du ciel, un don du ciel. Pour ça, tu dois l'accepter. Un don, ça se refuse pas... C'est trahir l'avenir. Tu vois, Lapin, un soir l'enfant était là, devant le bordel avec son regard. Sûr qu'il ne disait rien, sûr, mais il regardait... Tu vois, Lapin, c'est comme si j'étais toute nue... Toute nue posée dans la rue... Une potiche, comme il a dit... Tu te rends compte, Lapin, une pute qui se sent toute nue, c'est piquant, non ?

**Le colonel** : Jacasse toujours comme ça ?

**Les voix du monde** : C'est à Vladivostok dans le quartier général des Français. Sur le sol, des lambris de chêne. Plus loin une grande cheminée sans feu. Il n'y a plus de bûches. Demain, ils flamberont les lambris. Ça mettra un peu de chaleur dans la maisonnée. Dans toutes les guerres civiles, il fait froid.

**Mariia** : Mes jacasseries, Lapin, c'est pour l'ambiance... Je t'ouvre mes cuisses pour l'enfant. Pas de crédit, juste l'enfant. J'suis pas une pie voleuse. Le fourrier aussi, y pourra s'y mettre... Toi d'abord Lapin, faut respecter la hiérarchie... Un cadeau, je te dis.

**Le colonel** : Tu ouvres les cuisses pour un mioche ?

**Mariia** : Un don, je t'ai dit, c'est un don. Il traînait dans la rue, devant le bordel, ne disait rien, mais regardait, un regard, limpide comme la rosée.

**Les voix du monde** : C'est à Vladivostok, un bordel pour les soldats. Des Français, des Tchèques. Des Américains, des Russes Blancs. Même des Japonais. C'est une rue sombre avec des façades luisantes quand il pleut. Des couples font l'amour sous les porches. Ils sont pressés. Tout le monde voit. On est pressé dans une guerre. On sait pas si demain. On fait l'amour,

on viole, on prend, on dévore.

**Mariia** : Lapin, je sais pas comment dire. J'étais toute nue, il zieutait avec des yeux qu'on peut pas comprendre. Des yeux de verre... Pas toute nue pour de vrai, (mais) c'était comme. C'est vérité, j'me promène pas sur la rue comme ça, potiche d'accord, (mais) j'ai ma dignité. Je l'ai embarqué dans la chambre, dans ma bassine d'eau tiède. La flotte où je me lave entre deux hommes. Je l'ai déshabillé, je l'ai serré contre mes seins, je l'ai frotté, ça sentait le savon... Ça m'a tourné la tête. Ma chemise tombée, puis... J'étais déjà toute mouillée. Jamais été avec un si jeune. La peau douce, comme ça... Eh, c'est resté innocent. J'étais émue, Lapin... J'en ai vu des hommes, (mais) là c'était beau. Même si une pute doit pas, j'ai eu le plaisir. Je t'ouvre mes cuisses, tu le prends avec toi, je t'ouvre mes cuisses pour l'enfant.

**Le colonel** : Je veux pas du mioche.

**Mariia** : L'enfant, les cuisses ? Demain, les Rouges seront là... Même après-demain, ou encore plus tard, les Rouges seront là. Pas grave, Lapin, je ferai la catin. Rouge ou Blanc, t'as besoin des putes, je risque rien... Mais le gamin.

**Le colonel** : Je n'en veux pas, tu insistes, elle a l'air de quoi mon autorité ?

**Mariia** : Ils le prendront, lui colleront une balle.. Ou le feront soldat.

**Le colonel** : Je ne peux pas.

**Mariia** : Je te dis que tu peux, tu as le doigt sur la gâchette... Ça se voit d'ici, t'a l'autorité qui pointe.

**Le colonel** : Son nom ?

**Mariia** : Ourga, c'est ce qu'il a dit.

**Le colonel** : C'est pas un nom.

**Le fourrier** : Mon colonel... Edgar, ça ressemble... Je dis ça pour arranger.

**Le colonel** : Edgar... Pas mal. Fourrier, prenez le gamin... Sortez, revenez plus tard prendre la potiche... Qu'on l'habille petit Français... Tambour. Dans le bateau, personne n'y verra rien. Foutez-le-camp, fourrier, je voudrais pas vous presser... P'tit tambour dans les bagages, vous voyez le topo ? Potiche, on règle l'addition ?

**Les voix du monde** : À Vladivostok, c'est la fin du monde. C'est la Saint-Valentin 1920. Demain, les Français prendront le bateau pour Tientsin. Demain, la Chine avec le gamin habillé tambour. Tu te souviens ?

#### LA FILLE QUI JACASSE

---

**Mariia** : L'officier a fait son affaire, leste, sans plaisir... Un de ces hussards qui ne savent que prendre. Le plaisir, ça vient avec ceux qui donnent. Tu sais donner, fourrier ?

**Le fourrier** : Je veux pas, j'ai une bonne amie... Parle-moi de l'enfant.

**Mariia** : Une bonne amie, ici, ça compte pas.

**Le fourrier** : L'enfant ?

**Mariia** : Il était doux, (mais) savait être dur. Surpris, inquiet, une première fois. Lent, maladroit, (mais) ça venait de l'âme. Tu vois, quand c'est sorti, quand il s'est vidé, il s'est figé, comme si le cœur s'était arrêté... Comme si la vie l'avait quitté pour venir en moi, comme si sa chaleur s'était faite mienne, qu'il se trouvait dans l'équilibre, funambule au-dessus de l'abîme... T'en prendras soin ? Tu promets, fourrier ? J'ai eu peur, qu'il faudrait le réconforter. Moi... J'ai pleuré. Je suis la prostituée, l'enfant m'a consolé en embrassant mes yeux, puis mes larmes. Elles coulaient jusqu'à mes seins. L'enfant, une feuille d'or qui m'embrassait, m'enveloppait.

**Le fourrier** : T'es bizarre.

**Mariia** : Je suis la gueuse... La fille qui jacasse... La potiche.

**Edgar** : Je me souviens... C'était doux et chaud. La bassine en fer, un rebord avec deux poignées. J'ai fait ça debout, serré contre sa peau. J'étais aussi grand qu'elle. Je me souviens de ses seins, (mais) plus de son visage. Je suis grand depuis tout petit... J'avais les yeux dans ses seins.

**Le fourrier** : Qu'est-ce qu'on va faire de toi ?

**Les voix du monde** : Qu'est-ce qu'ils veulent faire de toi ?

**Edgar** : Qui êtes-vous ?

**Les voix du monde** : Les voix du monde. Le vent qui passe.

**Le fourrier** : Le fourrier du seizième régiment d'infanterie coloniale, parti août 14... Ça serait bien que le merdier s'arrête. Faut pas m'en vouloir, gamin, je te laisserai où je pourrai.

**Edgar** : Qui êtes-vous ? J'ai froid, les idées gelées.

**Les voix du monde** : Ne t'occupe pas de nous. Ferme les yeux. Le bateau s'éloigne de Vladivostok. Fais un pas en avant. Ouvre les yeux, assieds-toi. Petit enfant sur les marches d'une maison. C'est Tientsin.

## TIENTSIN

---

**Le fourrier** : Gardez-le, mon Père.

**Le Père Alphonse** : J'en ferais quoi ? Fourrier, j'en ferais quoi ?

**Les voix du monde** : C'est à Tientsin, il y a un jésuite, un fourrier que tu connais déjà.

**Le fourrier** : Gardez-le, discutez pas. On a fait ce qu'on a pu. Le colonel a pensé... Comme tambour ça irait, (mais) voilà à peine ici, l'ordre de Paris. J'ai encore l'uniforme, beau comme un fourrier, c'est vrai... Mais j'suis plus soldat. On est licenciés. Y en a qui rentrent en métropole, d'autres au Tonkin, moi, je sais pas... Peut-être que je rentre pas... J'ai la guerre dans la peau.

**Le Père Alphonse** : Gardez-le, cet enfant.

**Le fourrier** : La guerre dans la peau, je sais pas bien les lettres... Vous avez une école. Mettez-le avec les petits jaunes, on n'y verra rien... Déjà qu'il est qu'à moitié blanc. On l'a fait passer pour un tambour. Laissez venir à moi les petits enfants, tout le toutim, c'est votre credo ?

**Le Père Alphonse :** Ça ne marche pas comme ça, mon fils. Comment savoir si c'est la volonté de Dieu ?

**Le fourrier :** Dieu, j'sais pas ? Il prend, il prend pas, (mais) le gamin peut pas choisir.

**Edgar :** Le fourrier était un brave type, malin. Il a dit qu'avec les curés, y aura à manger... J'ai lâché le pli de son pantalon, pas eu besoin de m'ouvrir les doigts.

**Les voix du monde :** Tu te souviens ou tu inventes ?

**Le Père Alphonse :** Il a un nom cet enfant ?

**Le fourrier :** Edgar.

**Le Père Alphonse :** C'est un prénom.

**Le fourrier :** Amiot... Il s'appelle, Amiot... Comme son père... Victor, un voltigeur, Victor Amiot. On a perdu les papiers vers Arkhangelsk. Un obus dans le postal du train... Boum... Là où sont tous les documents. Victor, c'était un roux, un roux de l'île de Sein, tu pourras vérifier mon père. Un roux, un orphelin qu'avait pas de famille. Ça sera pas possible de retrouver les papiers, des cendres, de la fumée... Faudra pas trop chercher, tu perdras du temps, mon père. Victor, un roux que les rouges ont eu, une balle dans le ventre.

**Le Père Alphonse :** Dieu ait son âme... Il avait une âme, ce Victor ?

**Le fourrier :** Une âme ?

**Le Père Alphonse :** Baptisé.

**Le fourrier :** Y des choses, ça reste mystère... Pour la balle, ça a duré long. Il piaillait comme les p'tits moineaux qu'attendent la becquetée, parce qu'ils ont faim les p'tits moineaux. Lui, rassasié, l'estomac plein de plombs, n'attendait pas le dessert. Ça, c'est la mort du père, la mère est passée en couches, ça n'a pas fait débat... C'est pour ça, le gamin... Tambour... Voilà, tu sais ce qu'il faut raconter si on pose des questions. La terre s'est pas faite en sept jours... Je sais, tu prétends le contraire. C'est pas moi qui vais t'apprendre à mentir, curé. Tu connais une histoire, c'est pas indispensable, la vérité.

**Les voix du monde :** L'île de Sein ?

**Edgar :** Je l'ai jamais vue... J'aimerais aller pour voir s'il y a une tombe avec un Amiot dedans... À Tientsin, j'ai appris à parler français. Les jésuites, la grammaire, les complies, les offices, les vêpres. Je tenais le calice, une robe légère, blanche... Je la portais pardessus mes vêtements.

**Le Père Alphonse :** Concentre-toi, Edgar... Forme bien les lettres, c'est juste l'alphabet. Je ne te demande pas des choses compliquées, rien à voir avec les idéogrammes chinois... Juste l'alphabet.

**Edgar :** C'est difficile... Les idéogrammes, c'est des dessins, c'est plus simple... J'aime dessiner, mon père.

**Le Père Alphonse :** Quand tu sauras former les lettres, je te donnerai un livre avec une couverture de cuir, dedans, que des pages blanches. Tu verras, de la règle, vient la liberté.

## LE MAÎTRE DE L'OR

---

**Les voix du monde :** Tu grimaces ?

**Edgar :** Les côtes sont brisées.

**Les voix du monde :** Tu ressembles à un petit singe. Grimace sous chapeau à plumes. L'habit de fanfare rouge avec les boutons dorés. Un petit singe qui salue sans comprendre. La grimace fripée du mendiant.

**Edgar :** Ne me faites pas rire, pas drôle, trop douloureux.

**Les voix du monde :** Qu'est-ce que tu mendies ? Petit singe. Nous ne pouvons pas l'appeler petit singe.

**Edgar :** Des pas, j'entends le Maître de l'or. Je m'attends à un Chinois dans son costume bleu, le petit chapeau noir sur la tête, des moustaches pendantes, des moustaches grises, le regard malin du marchand... Un homme à l'occidentale, un homme de prestance, comme ceux de la concession anglaise, mais véritablement Chinois. Je craignais d'avoir peur, (mais) j'ai confiance, c'est un homme de prestance, je serai son apprenti. Une voix simple, je l'ai écouté comme une musique, une mélodie un peu étrange.

**Le Maître de l'or :** Tu dois apprendre l'or, le travail, la patience, toujours une frappe légère avec le sentiment du silence... Comme la musique. Le vide et l'attente nourrissent la vie. La note n'est rien si le temps silencieux n'a pas précédé. Tu tiendras le petit marteau avec délicatesse. Tu le tiendras comme on écarte le fil de l'araignée pour ne pas le rompre. Tu protégeras la pépite avec une pièce de cuir souple. Elle contiendra la violence, mais conservera la force. Le coup ne doit être ni trop dur ni trop faible. D'abord, rien ne se passe, ton travail est aussi inutile que le passage du vent sur les roseaux. N'oublie pas, l'homme est un petit serpent d'eau avant de parcourir le monde. Un jour, l'or se met à bouger, une tache d'encens qui s'étale avec sa propre couleur, une flamme de lanterne. L'or se met à bouger, devient mince, la pépite devient une feuille. La valeur n'est plus dans le poids du métal, mais dans l'ouvrage, dans sa beauté. Ce jour-là, tu seras des nôtres, commencera ton apprentissage... J'entends le Père Alphonse et sa cloche.

**Edgar :** Comment l'or peut-il devenir une feuille ?

**Le Maître de l'or :** Je suis le « maître » de l'or.

**Edgar :** Maître... Comment l'or peut-il devenir une feuille ?

**Le Maître de l'or :** Comment l'araignée fait-elle un fil si long ? Je n'en sais rien, ça n'a pas d'importance. C'est mieux de laisser le mystère... La cloche sonne, j'entends le Père Alphonse. Il gueule, il t'attend, ne sois pas en retard, il t'attend. Hé, t'oublies ton livre de cuir... Un bel ouvrage.

**Edgar :** Que des pages vides.

**Le Maître de l'or :** Avec ta première feuille d'or, nous mettrons un liseré, un fil imperceptible qui se voit en faisant jouer le livre à la lumière. Peu remarqueront, toi tu sauras. Pour toi, ce livre aura de la valeur... Tu en feras ton journal ?

**Edgar :** Le Père Alphonse attend, la cloche trois fois, déjà.

**Le Maître de l'or** : Le bougre gronde, un roulement de tambour, va.

LES LIMBES SONT UN PAYS D'ARGENT ET DE VAGUES TIÈDES

**Le Père Alphonse** : En retard, toujours en retard. Je me plaindrai au Maître de l'or, il va m'entendre celui-là, ça va faire du tonnerre et des éclairs.

**Edgar** : C'est ma faute, j'ai trop de questions.

**Le Père Alphonse** : Des questions ?

**Edgar** : Des histoires que j'invente... Je ne sais plus ce qui est vrai. Les questions, c'était pour l'or, ça m'a mis en retard. Les histoires que j'invente, c'est pour moi... Je veux être en retard dans la vie, je veux laisser les autres devant... Parce que j'ai peur des trous dans le sol... J'ai oublié mes souvenirs quelque part... Dans un des trous peut-être ?

**Le Père Alphonse** : Explique.

**Edgar** : On peut rien faire pour cette douleur... Les côtes, je veux dire ?

**Les voix du monde** : Elles sont brisées. Explique cette histoire de trous.

**Edgar** : Comment je peux devenir un bon Français ? Je ne suis ni jaune ni blanc. Je suis de l'île de Sein. Une île avec des marins, le fourrier l'a dit. Pourquoi je me souviens que de grand-père ? Une île avec de la neige ? Grand-père possède un champ qui va d'une rangée de bouleaux à un arbre gris. Une île avec des bouleaux ? Au temps des labours, j'aide en tenant la bride du cheval. Je ne savais pas que c'était une île. C'est ici, on m'a dit. J'invente des histoires parce que je n'en ai pas à moi... Une de sûre, je veux dire. Père Alphonse, je ne souviens pas de ma mère... Vous dites rien... Comme d'habitude vous ne dites rien. Je me souviens d'une bassine de fer, d'une eau tiède... Père Alphonse, c'est comment la neige sur une île ?

**Le Père Alphonse** : Tu rêves trop... Toujours cette douleur ?

**Edgar** : Quelque chose s'est cassé à l'intérieur, je le sens. Ça coupe le souffle, c'est irréversible.

**Les voix du monde** : Reste concentré !

**Le Père Alphonse** : Il faudra te baptiser, tu ne peux pas rester avec ce poids... Je ne veux pas te perdre dans les limbes.

**Edgar** : Les limbes ?

**Le Père Alphonse** : Ce n'est pas le paradis ni l'enfer, ni triste ni gai. C'est du silence et de la tranquillité. Quand un enfant, avant d'être baptisé, meurt, dérive sur le torrent des ténèbres, quand un enfant meurt, son âme rejoint les limbes et se promène entre les branchages silencieux. Les limbes sont un rivage d'argent et de vagues tièdes.

**Edgar** : Ça doit être beau... Je vais mourir ?

**Le Père Alphonse** : Je ne sais pas, faudra te baptiser.

**Edgar** : Je ne veux pas.

**Le Père Alphonse** : Pourquoi ?

**Edgar** : Je préfère les limbes, je veux être dans le silence avant la

musique.

**Le Père Alphonse :** Je ne comprends pas.

**Edgar :** Le Maître de l'or, lui, il comprend.

**Le Père Alphonse :** Si tu écoutes ce chinois, tu ne feras jamais un bon Français... Maintenant : « grammaire ».

**Les voix du monde :** Toujours à Tientsin, tu as grandi. Le temps, une gazelle. Tes jambes, trop longues, dépassent de ton pantalon. Tu ressembles de moins en moins au petit singe.

**Edgar :** L'or et la grammaire.

#### L'OR ET LA GRAMMAIRE

---

**Les voix du monde :** L'or et la grammaire ?

**Edgar :** Je rêvais sur le bord du Grand Canal à regarder les jonques. Le soir, sur la rive opposée, avec de petites lanternes, les femmes courbées par le vent violent de l'hiver, passaient rapidement. Leurs habits de toiles semblaient des taches sur le miroitement de l'eau. J'avais dans la tête le rythme, la frappe du marteau battant le métal au travers du cuir, je désespérais de voir l'or se mettre à bouger. J'étais ivre de ce battement. Je passais mon temps perdu à regarder les jonques, les femmes aux petites lanternes... J'ai toujours aimé la lueur des flammes sur l'eau, c'est des lucioles... Je perds du sang... Le nez doit être cassé... J'ai besoin d'un mouchoir.

**Les voix du monde :** On n'est pas une épicerie. Tiens-toi le nez, serre-le entre le pouce et l'index. Quel âge as-tu, pour regarder les femmes ?

**Edgar :** Ils vont continuer ?

**Les voix du monde :** Ne t'inquiète pas... Raconte ce que tu peux tant que tu peux.

**Edgar :** Le Père Alphonse s'est acharné, il voulait faire entrer la grammaire dans ma tête, un peu comme je frappais sur le métal pour le rendre souple... Je n'ai jamais rien compris à la grammaire.

**Le Père Alphonse :** Tu ne seras pas un bon Français sans bonne syntaxe.

**Edgar :** Moi, ce que j'aimais dans le temps qui passait, c'était l'idée qu'un jour, pour la grammaire, ça serait comme pour l'or. Sans comprendre comment, les choses se mettraient à bouger, elles deviendraient belles parce que simplement en martelant dessus quelque chose voyage et s'étale.

**Le Père Alphonse :** Tu ne feras jamais un bon Français.

**Edgar :** Je n'aimerai jamais la grammaire.

**Le Maître de l'or :** Le fil d'or est dans le cuir depuis de nombreuses années, ton livre est endormi sous la poussière, tu n'écris jamais. Je n'ai plus rien à t'apprendre... En Allemagne, j'ai un ami, tu iras... Il a des secrets, des secrets biens à lui. Si tu lui plais, il les partagera.

**Le Père Alphonse :** Tu ne feras jamais un vrai Chinois. Trop différent pour vivre ici. J'ai parlé au Maître de l'or, il connaît un homme en Allemagne...

En Allemagne... Méfie-toi, ils ont la grammaire à l'envers.

**Les voix du monde** : Tu te souviens des limbes ?

**Edgar** : Je ne veux pas en parler.

**Les voix du monde** : Sûr ?

**Le Père Alphonse** : Nous devrions te baptiser avant le départ... Je suis déçu, tu es le premier qui ne se laisse pas baptiser.

**Edgar** : J'ai horreur de l'eau... J'entrevois une eau froide, elle me glace sans même la toucher.

**Les voix du monde** : L'eau froide n'est pas si terrible. Elle atténue la douleur des coups.

**Le Père Alphonse** : Fais attention, tu finiras mal, Edgar.

**Le Maître de l'or** : Je suis triste parce que le monde est triste. Je suis triste parce que tu pars, je ne te reverrai plus. Je suis gai parce que le monde est gai. Je suis gai parce que tu pars... Tu rencontreras mon ami Furtwängler. Un Allemand qui aime les araignées, à Rostock, au bord de la Baltique... Je suis gai comme le rossignol en hiver dans un rayon de soleil, les pieds sur le froid, le bec dans les nuages, la folie sous les plumes.

**Les voix du monde** : Ne l'écoute pas. Il divague. Un vieux fou... Il divague. L'alcool de riz. Sens-tu toujours tes côtes ?

## LIVRE DEUXIÈME : DE L'AMOUR, DE LA HAINE

### ROSTOCK, JAMAIS TANT DE BRIQUES, UN LABYRINTHE

**Edgar** : Ich suche das Haus von Herrn Heinrich Furtwängler, das Haus von Herrn Heinrich Furtwängler, bitte ?

**Les voix du monde** : Tant de briques, un labyrinthe. Rostock, un port sur la Baltique. Les cathédrales rouges, des flèches enfoncées dans le cœur du ciel. Des nuages trop bas, une terre plate où se confond la mer avec les cultures d'orges.

**Edgar** : Ce mal, rien ne l'apaise.

**Les voix du monde** : Reste concentré. Das Haus mit einer blauen Linie aus Ziegelsteinen über der Tür. Rostock, 1932. Une maison avec une ligne de briques bleues au-dessus de la porte.

**Edgar** : Herr Furtwängler ?

**Heinrich Furtwängler** : Herr Amiot ? Junger Amiot, le jeune Amiot... Rien ne vous oblige à garder votre valise, posez-la... Votre chambre est à l'étage. Sara a préparé un café sucré avec du lait, dans le salon. Vous nous retrouverez, je vous présenterai Sara. Je parle français, ça vous va ? Votre chambre est à l'étage, une porte bleue avec un canard dessiné sur le « plastron ». De la fenêtre, vous pouvez apercevoir la digue, elle protège de la mer... Montez, Montez... Mon français va ? Toujours autant de jonques sur le Grand Canal ? Toujours les femmes avec les lanternes, à petits pas, comme des canards ? Je l'ai un peu perdu, je n'ai plus parlé français depuis 18... Mon français va ? Ne répondez pas, racontez tout au salon, avec le café, je vous présenterai Sara. Le maître de l'or s'habille-t-il

toujours à l'anglaise ? Ces affreux costumes de la concession ?

**Sara** : Montez dans la chambre, Monsieur Amiot, il ne vous laissera pas tranquille... Je suis Sara, il nous présentera après, au café, montez, je vous dis.

**Les voix du monde** : Il pleure.

**Edgar** : Je n'avais plus entendu sa voix. Toujours claire. Son odeur, son odeur revient, son sourire.

**Sara** : Ne vous effrayez pas, il parle comme ça quand il est excité.

**Heinrich Furtwängler** : Vous connaissez la Chine, elle pas, c'est une bécasse. Eine Schnepfe... Hörst du, Sara... Eine Schnepfe.

**Les voix du monde** : À Rostock, l'Allemagne paraît calme. La Baltique est une petite mer, une pente douce. Les maisons sont le reflet de la Suède. Loin de Munich, loin de Berlin.

**Edgar** : Guten Tag, Fräulein... Ich bin Edgar.

**Sara** : Guten Tag, ich bin Sara.

**Les voix du monde** : Tu trembles ?

**Sara** : Vous regardez avec des yeux, c'est gênant.

**Edgar** : Désolé, comment dire, je vous regarde malgré moi.

**Sara** : Ce n'est pas drôle, n'allons pas nous entendre !

**Les voix du monde** : Rostock, des rues sinueuses et tranquilles. Des pavés, des briques, des quais. Des vapeurs, des voiliers. Les navires modernes sont au mazout. Rostock où le travail se ranime dans une Allemagne sortant de la ruine.

**Heinrich Furtwängler** : Ah vous voilà, soyez le bienvenu... Sara... Le café, le café, le café.

**Sara** : Tout doux... Ruhig... Il est excité, il n'a pas eu d'apprenti depuis longtemps. Vous êtes le premier que le Maître de l'or envoie... Ça fait un voyage.

## INITIATION

**Heinrich Furtwängler** : Laisse-nous, Sara, veux-tu ? C'est maintenant une discussion de Meister à Lehrling... Je dois m'entretenir avec Lehrling Amiot de son apprentissage, de mes exigences... Le Maître de Tientsin n'a rien dit, j'en suis sûr. Lehrling, apprenti, vous serez mon Lehrling... Pour trois ou quatre ans.

**Edgar** : Je sais faire beaucoup, frapper l'or, l'étendre jusqu'à la feuille, la déposer sur un cadre, le plâtre, même sur le tissu. Je sais faire briller, reluire pour mille ans, je suis habile, je....

**Heinrich Furtwängler** : Tais-toi... Ce n'est pas ce que tu sais qui m'intéresse, c'est ce que tu ne sais pas. La première chose que tu ne sais pas, c'est te taire. J'attendrai demain, après-demain, mille ans... Quand tu sauras te taire, nous commencerons. Tu connais le chemin de la chambre, Gute Nacht... Les canards sur le plastron.

**Les voix du monde** : Il n'est pas commode. Sara de l'escalier a tout

entendu. Peut-être qu'elle aime se moquer ?

**Sara** : Il n'est pas commode.

**Les voix du monde** : Une moqueuse, on t'avait dit.

**Sara** : Pas commode, c'est vrai, Moi non plus je ne vous aime pas. Votre façon de regarder ne me plaît pas. S'il griffe, moi je mords. Vous connaissez le chemin de votre chambre, Lehrling Amiot, le plastron, le canard.

**Edgar** : Rien que d'y penser, ça fait rire.

**Les voix du monde** : Tu ne devrais pas... Pense à tes côtes.

**Edgar** : Je n'ai plus mal, le froid... Pas parlé durant trois jours, c'était terrible. J'ai cru devenir sourd. Un matin, Sara, au déjeuner avec un sourire narquois.

**Sara** : Heinrich attend dehors, c'est le jour des araignées, dites rien, écoutez simplement, restez sur vos gardes, moi... Je ne vous aime pas... Vous ne dites rien, (mais) vous regardez comme ça ne se fait pas. Un chien sous une table... Je veux un homme.

**Heinrich Furtwängler** : Pour travailler l'or, faut des araignées... Tu ne dis rien ? C'est bien, c'est bien, tu sais te taire... À vrai dire, je n'ai pas envie d'attendre mille ans, je n'ai plus l'âge d'attendre mille ans. À notre époque, on devient vieux rapidement. La journée ne doit pas être nostalgique... Tu sens cet air qui vient de la Baltique ? Imprègne-toi de cette odeur, celle du jour des araignées. Il y a la mer, les dunes et les premiers arbres, plus loin, un endroit humide, loin des hommes, met de vieux habits, ça va salir, ça va déchirer... Tu n'as pas peur des araignées ?

**Edgar** : Une peur bleue, (mais) je devais me taire.

**Les voix du monde** : Il a deviné ? Pour la peur ?

**Edgar** : Toujours tout su, j'étais un livre ouvert. J'avais beau me taire, tout se lisait sur mon visage.

**Heinrich Furtwängler** : Prends le sac, les boîtes d'allumettes vides, regarde en direction du ciel, la branche devient de plus en plus étroite, fine comme le petit doigt d'une sorcière, tu verras briller un petit éclat bleu, c'est elle : La Scolufia azurata... L'Encolleuse bleue... Die blaue Schlichtmaschine. Tu tiendras une boîte, sous elle. Elle est curieuse, tu verras, elle se jettera dans le vide, dévidant son fil... Un petit bruit : toc. Referme la boîte, prends une nouvelle boîte, pars à la recherche d'un autre doigt de sorcière, de son encolleuse. Nous y passerons la journée... En fait, tu me rejoindras quand tu auras fini, il fait soif, moi je vais boire une bière... Ein Bier trinken.

**Les voix du monde** : Il t'a planté avec les araignées ? Dans le sous-bois, la chaleur, la poussière. Tu avais soif ? Tu avais peur ?

**Edgar** : Ne reste plus grand-chose de cette chaleur, de cette poussière. Elles s'évaporent hors de moi... Le temps s'effondre, je ne peux rien retenir... Et si le froid faisait mal par lui-même ?

## LA CLARTÉ

**Heinrich Furtwängler** : Montre-moi... Il faut les nourrir... Edgar, elles doivent être dodues, fettige blaue Spinnen. Nourrir les araignées tous les jours. Une discipline, ça doit être implacable.

**Les voix du monde** : Tu as les lèvres bleues. Transparentes.

**Edgar** : Une morsure... Je ne savais pas le froid si douloureux. Je tremble sans rien contrôler, sans rien retenir, presque à vomir.

**Heinrich Furtwängler** : Elles sont dodues... Demain, nous commencerons le travail sur l'orgue de Hameln... Fettige blaue Spinnen... Regarde, leurs toiles vibrent, un peu de vent, ça vibre. Si nous étions des chauves-souris, on pourrait entendre la mélodie des toiles d'araignées. Parfois, j'aimerais être une chauve-souris. Demain nous serons des chauves-souris. Demain, tu devras penser « Fledermaus », les oreilles grandes ouvertes, de l'appétit au ventre. J'ai fabriqué ça, essaye... C'est juste des oreilles en carton... Essaye... Qu'est-ce que tu entends ?

**Edgar** : Le monde est plus proche... J'entends les pas de Sara... Sur les carreaux de la cuisine.

**Heinrich Furtwängler** : Et encore ?

**Edgar** : Le silence n'est plus du silence... Il y a le sifflement léger de l'eau dans les tuyaux... La plomberie de la cuisine.

**Heinrich Furtwängler** : Arrête de penser à Sara. Tout le temps ton esprit se tourne vers elle. C'est pas Sara qui t'apprendra le métier de l'or avec les orgues, la recherche de la clarté du son... Die Klarheit des Klangs.

**Les voix du monde** : Il te sonde. Il te devine.

**Edgar** : C'est un vieux roublard, je suis le petit singe, tout se voit.

**Heinrich Furtwängler** : Hou ho... Edgar, tu es là ? Écoute mieux.

**Edgar** : Le silence n'est pas du silence... Des petits bruits, très aigus, presque à entendre le battement des ailes d'insectes. J'entends les araignées dans les boîtes d'allumettes. Une valse... Elles ne dorment jamais ?

**Heinrich Furtwängler** : Enlève les oreilles de carton. Weg. Demain à Hameln, le facteur d'orgues aura déposé les tuyaux... J'ai demandé de petits tréteaux, exigé la clef de la cathédrale pour deux ou trois ans. Les paroissiens prieront dans les champs, ça fortifie l'âme... Surtout en hiver. Nous travaillerons seuls et enfermés. L'or et la clarté est un secret qui ne se partage pas.

**Les voix du monde** : Un secret ?

**Edgar** : Une solitude... Avec Heinrich, j'ai appris la quête d'un absolu. Il cherchait le redressement du son dans la clarté... Ça s'apprend seul, absolument seul. J'étais son apprenti, « Lehrling », je le suivais des yeux, souvent sans comprendre, puis je devinais le geste... Et avec le geste je comprenais le sens. Une solitude... Voilà ce qu'il m'apprenait. Comment partager ce que l'on est seul à entendre, à ressentir ? Il disait que mes orgues auraient une tonalité à moi, qu'elle ne serait pas la copie de la

sienne. Il pouvait me donner la technique, mais pas l'âme... Seine Seele... Il la gardait jalousement.

**Heinrich Furtwängler** : L'âme est unique, ça ne se monnaie pas.

**Edgar** : Il riait en disant ça... Ajoutait : « quand tu seras un maître de l'or, tu seras seul... Ton métier sera de l'art. Ce que tu feras ne concernera que toi. Ce que pensent les autres, c'est sans importance. Tu seras seul avec la matière qu'il faut rendre liquide et sonore, seul à entendre ce qui est caché ».

**Les voix du monde** : Ce qui est caché ?

**Heinrich Furtwängler** : L'or derrière le plomb... Là, est la pureté, dissimulée... Le son deviendra limpide... Au contraire des hommes fortunés, difficile de trouver de la pureté avec celui qui est couvert d'or.

**Les voix du monde** : Ne le laisse pas répondre à ta place. C'est toi qui dois savoir... Pour les âmes. Pour l'or.

**Edgar** : Je suis un apprenti.

**Les voix du monde** : C'est toi, le maître de ta pensée. Les âmes sont-elles uniques ?

**Edgar** : Comment découvrir ce qui est caché ? Le temps s'enfuit sous mes yeux... Sara surgit devant moi, absente, une étoile filante... Je suis glacé au-delà des os. Par moments, elle se montre d'une extraordinaire présence, d'une extraordinaire fragilité... À presque craindre de la toucher... Parfois, elle me demandait de lui tenir les cheveux avant de les attacher avec une broche.

#### UN POISSON DANS LA PIERRE, C'EST AMUSANT

**Les voix du monde** : C'est une caverne de gypse. Les parois sont blanches, crayeuses. Parfois, la pierre est transparente. Derrière. Comme derrière une vitre.

**Sara** : Regardez, Edgar... Ici, la forme d'un poisson, prisonnier depuis la nuit des temps. Un poisson dans la pierre, c'est amusant.

**Edgar** : Parfois, elle s'oublie, me parle comme à un ami.

**Sara** : Mes parents sont de Berlin, un magasin de partitions à Unter den Linden, le boulevard sous les tilleuls. Quand les passants regardent par les vitrines, ce sont eux les poissons.

**Heinrich Furtwängler** : Sara, du bist eine Schnepfe... On n'est pas là pour causer des tilleuls, des poissons. Tu distrais Monsieur Amiot. On est là pour le gypse, j'en ai besoin. Tes boniments, tes boniments, tes boniments.

**Sara** : Espèce de vieux poulet.

**Heinrich Furtwängler** : Schnepfe, tu ne connais rien de la vie.

**Sara** : Heinrich, prends ton lit, aménage ici... Ou là-bas, vers la gouille. Tu es fait pour vivre sous terre devant le fossile du poisson. Avec le temps, on ne verra plus de différence... Tu es aussi sec que lui... Deux ahuris dormant dans la poussière de plâtre.

**Heinrich Furtwängler** : Schnepfe Wort, paroles de bécasse.

**Sara** : Je ne suis pas une bécasse... Je vois mieux que toi, tu somnoles dans l'atelier, dans la cathédrale, dans cette caverne, dans cette poussière... L'Allemagne devient une horreur... Chaque matin, je redoute d'apprendre l'incendie du magasin de Berlin. Je me lève, je mange, je vis, je dors la peur au ventre... Toi, comme des millions, tu fais l'aveugle.

**Heinrich Furtwängler** : Tu es juive, je fais ce que je peux.

**Sara** : Comment te parler, Heinrich ? Tu n'écoutes plus. Même ici où personne ne pourrait entendre, tu n'écoutes plus... Edgar ne compte pas, c'est un être transparent... Tu n'écoutes pas, je ne trouve plus les mots pour exprimer ma colère, dire mon désarroi.

**Heinrich Furtwängler** : Sara, je ne veux rien savoir... L'Allemagne est une marcheuse somnambule qui s'enfonce dans la tourbe... Mais... Je préfère écouter la musique des étoiles, je veux croire le ciel plus grand que la boue... Ne dis rien, respecte mon âme, ma tranquillité... Mon âge... Je veux vivre avec le vide entre les galaxies... Un funambule... Bitte.

**Sara** : Je peux me taire pour ta tranquillité, deine Ruhe, die Sterne. C'est ce que tu veux ? La parole éteinte, das gelöschte Wort, la parole étouffée, das erstickte Wort.

**Heinrich Furtwängler** : Laisse moi la cantate des galaxies.

**Sara** : Le grand Heinrich Furtwängler écoute les musique sidérales, mais ne veut pas entendre la parole éteinte, ne pas voir le lambeau accroché aux barbelés des camps de concentration, des Konzentrationslager. Le grand Heinrich ne veut pas de la petite voix de Sara... Sara la juive... Une bécasse est devenue crécelle, un grincement, un érailement, du désagréable... Du sable dans un Stradivarius... Une mauvaise note sur la grande partition de l'harmonie... Où est le grand Heinrich ? Celui qui m'a recueillie, celui de Goethe, Mozart, Bach. Celui des presses de Gutenberg. Celui qui admirait les intuitions de Copernic. La tolérance de l'Allemagne humaine... Tu espères la légèreté d'une sarabande céleste, alors que résonnent les premières notes d'un requiem... Là-haut, il n'y a que du vide. Les étoiles qui fleurissent mènent à la mort.

**Edgar** : Ils se sont tus, plantés l'un en face de l'autre, attendant que le fracas de la dispute s'estompe.

**Les voix du monde** : C'était à Börgermoor. Les marais de Börger. Börgermoor Konzentrationslager. Les déportés chantent, battent le rythme avec les pieds. Des sandales de bois sur le gravier. Les voix s'effacent, le vent emporte les paroles. Les prisonniers écoutent la musique s'effiloche. Elle disparaît, laissant un étrange serrement au cœur. Le chant s'est envolé comme le héron secoue ses ailes de cendre.

**Sara** : Je t'aime comme un père... Je te supplie, réveille-toi. Écoute, la brise apporte un chant jusque dans le ventre de la caverne, dans le mystère de la nuit. Fragile, un cadavre vivant... Une aiguille de pin sèche, frêle, maigre, le dernier souffle d'un mourant. Pourtant, on le perçoit.

**Heinrich Furtwängler** : Sara.

**Sara** : Écoute... Wohin auch das Auge blicket, Moor und Heide nur ringsum, Vogelsang uns nicht erquicket, Eichen stehen kahl und krumm.

**Sara & les voix du monde** : Wir sind die Moorsoldaten Und ziehen mit dem Spaten ins Moor Hier in dieser öden Heide Ist das Lager aufgebaut. Wo wir ferne jeder Freude Hinter Stacheldraht verstaubt. Wir sind die Moorsoldaten Und ziehen mit dem Spaten ins Moor Morgens ziehen die Kolonnen In das Moor zur Arbeit hin. Graben bei dem Brand der Sonnen, Doch zur Heimat steht der Sinn. Wir sind die Moorsoldaten Und ziehen mit dem Spaten ins Moor Auf und nieder gehn die Posten, Keiner, keiner kann hindurch. Flucht wird nur das Leben kosten ! Vierfach ist umzäunt die Burg. Wir sind die Moorsoldaten Und ziehen mit dem Spaten ins Moor.

**Sara** : Edgar... Quelle tristesse... Je m'en veux. Je suis juste et à la fois tellement injuste avec Heinrich... Est-ce que la beauté peut encore sauver l'Allemagne ?

**Edgar** : Nous ne sommes jamais revenus à la caverne. J'ai continué à nourrir les araignées, nous avons persisté à dissimuler de l'or sous le plomb... Sara avait des humeurs pénibles, des mots pour griffer. Hors du travail, la vie était morose.

**Les voix du monde** : Ne ressasse pas, tu n'as pas le temps. C'est une cathédrale. Il y a eu le travail sur l'orgue. Une nuit entière sur les finitions. Là, c'est le matin.

#### DIE FLIEGENDEN BLAUEN SCHLICHTMASCHINEN

**Heinrich Furtwängler** : Écoutons ce que ça donne... Peut-être la pureté ?

**Edgar** : L'orgue était terminé, j'avais beaucoup appris, je n'avais plus besoin des oreilles de carton, j'étais « eine Fledermaus »... À l'affut des moustiques, des défaillances, j'entendais tout.

**Heinrich Furtwängler** : Jetzt... La partie amusante, cher Amiot. Les petites araignées bleues, va les chercher... Bien grasse, j'espère.

**Les voix du monde** : L'intérieur de la cathédrale est sombre, sauf la nef. Des rayons obliques percourrent les briques rougeâtres. Un incendie froid. Des flammes rasant les murs, sans les brûler. Au fond, majestueux comme une rangée de piques médiévales. Les tuyaux de l'orgue attendent de sonner. C'est bien ça, Edgar ?

**Edgar** : C'est ce que j'ai vu.

**Heinrich Furtwängler** : Nous allons bien rire, lustige bleue Schlichtmaschinen... Vous avez les araignées ? Avec l'échelle, placez-vous au-dessus des tuyaux, versez une araignée dans chaque tube...Vite, schnell, vite... Toc... Une dans chaque tube... Ça sera follement amusant.

**Les voix du monde** : De l'aide ?

**Edgar** : Le temps n'existe plus, c'est fait.

**Heinrich Furtwängler** : Bereit... Prêt ?

**Edgar** : Ja... Bereit.

**Heinrich Furtwängler** : Attendons deux minutes, les araignées doivent coller leurs fils au fond... Faut rien brusquer... Le maître de Tientsin n'a

jamais rien compris aux fils des araignées, il ne voulait pas savoir... C'est un homme qui préfère les mystères. Une manière honorable de vivre, je n'ai rien à redire... Je crois c'est bon... L'instant de vérité. Il faut jouer chaque tube, l'un après l'autre. Regarde... Accrochée à son fil, chaque araignée est soulevée par le souffle de l'air... Avec le plaisir de la musique, une étincelle bleue apparaîtra à l'extrémité de chaque tuyau. Si nous avons bien travaillé, la pureté du son est aussi la pureté du passage de l'air. Si l'araignée est bien droite au bout de son fil, que rien ne vibre, alors nous serons sûrs de la qualité de l'ouvrage... Tu es prêt ?

**Edgar** : Il a joué chaque tube l'un après l'autre... Chaque l'araignée reliée à son fil, qu'elle dévidait sous la poussée, apparaissait sans une secousse, sans une vibration, sans accroc... L'orgue était parfait.

**Heinrich Furtwängler** : Perfekt, tout est Perfekt... Jouons la Spinnen Toccata, la toccata des araignées... Pour nous amuser.

**Les voix du monde** : Jamais Heinrich Furtwängler n'a été si fou. Si heureux. Les yeux mi-clos, il interprète frénétiquement la « SpinnenToccata » faisant monter la puissance. Une mélodie délurée, une bacchanale.

**Edgar** : La musique est d'une telle force, les briques de la voûte se descellent, une poussière blanche tombe du ciel, de la neige de plâtre, traversée par les rayons du soleil... Elle éclate de blancheur. Sous la tension, les fils se rompent, les araignées projetées dans l'espace deviennent météores irradiés de lumières, des éclats bleus apparaissant devant le fond écarlate des briques, un artifice remplissant le vide entre les galaxies. Des minutes magiques où Heinrich retrouve l'Allemagne qu'il aime... Inexorablement le merveilleux se délite, la gravité est mesquine, cet enchevêtrement de flèches colorées s'écroule vers l'obscurité et la dureté des pavés.

**Les voix du monde** : Quand c'est fini, un calme irréel s'installe. Vous êtes fous de bonheur. Le maître et l'apprenti, dans les bras, l'un de l'autre.

**Heinrich Furtwängler** : Nous étions fous de bonheur.

**Edgar** : Fous de bonheur... Heinrich, tu es couvert de poussière, laisse-moi t'épousseter, on dirait un spectre. Les échos de la musique se diluent dans la cathédrale, un galop qui s'éloigne... J'ai peur. Je ne sais pas pourquoi. Je pense à Sara.

**Heinrich Furtwängler** : Elle patiente... Je lui ai proposé de t'attendre. Ton apprentissage est terminé, aujourd'hui tu es un autre... Parle-lui de toi. Elle est farouche, elle a des griffes, aujourd'hui elle t'écouterà. C'est risqué... Elle t'écouterà peut-être.

**Edgar** : J'ai couru, la maison, l'escalier, le plastron avec le canard, la porte de sa chambre entrouverte.

**Les voix du monde** : Elle tient un livre qu'elle cache prestement. *Mein Kampf*. Elle a peur, un peu honte. Elle ne sait pas vraiment l'expliquer.

**Edgar** : Sara.

**Sara** : Quelle voix... Vous êtes bouleversé, petit Amiot... Cette poussière...

Vous n'êtes plus un « Lehrling ». Cette poussière... Vous avez fait jouer l'orgue... Les araignées ont-elles touché la voute ? Il paraît que ça porte bonheur.

TU M'AIMERAS EXACTEMENT COMME JE LE SOUHAITE

---

**Edgar :** Je dois parler de moi.

**Sara :** Heinrich l'a conseillé ?

**Edgar :** Je ne sais pas par où commencer.

**Sara :** Ne commencez pas... Heinrich est un vieux malin, je le vois à la manière dont il observe... Il jette des regards par en dessous, pense discerner dans nos gestes les marques de l'attirance... Chez vous, ces écarts, c'est évident... Moi... Je suis tellement loin de vous... Différente.

**Edgar :** Écoutez-moi.

**Sara :** Vous ne savez pas tenir debout. Qui aurait besoin d'un homme que le vent léger fait plier ? La tempête s'annonce, Edgar. Toc, toc, à la porte, habillée d'un long manteau de cuir noir, bottes sombres, des casquettes d'une étrange laideur. Ses yeux engoncés dans les nuages s'allument avec les étincelles de la revanche. Elle sera impitoyable. Regardez-moi, Edgar... Regardez plus loin que mon corps de fille, regardez plus loin que vos désirs, comprenez... Je suis juive... l'Allemagne un brasier.

**Edgar :** Je ne suis pas aveugle.

**Sara :** Naïf... Ou innocent... Les errements d'un puceau, celui qui mime sans savoir.

**Edgar :** J'ai connu une femme, une bassine d'eau tiède, derrière les vitres givrées, le vent de l'hiver.

**Sara :** Ma mère aussi me lavait dans une bassine.

**Edgar :** Vous m'avez mal comprise... Je ne me lavais pas... C'était à Vladivostok... Un froid comme si j'avais rampé dans la neige. J'étais seul, rien que des cendres sur le chemin devant moi, derrière moi... J'étais perdu... J'ai regardé une femme de toute la force de mes yeux comme on appelle une mère. Elle m'a recueilli, installé dans une bassine d'eau chaude, un savon qui sentait la même odeur que sa peau. Elle m'a serré contre elle avec la tendresse... Comme on essuie les larmes d'un enfant... Elle m'a entraîné au-dessus du vide, dans l'équilibre où l'on se découvre mort... Vous me croyez maintenant ?

**Sara :** Je ne veux pas vous aimer, je ne peux pas vous aimer. Il n'y a pas d'avenir... Chaque jour est une survie, chaque heure une peur, chaque seconde une mort. Quel idiot se marie avec la condamnée ? Le corps est impatient, c'est vrai, la folie appelle aux exception... Il n'y a pas d'amour raisonnable, la raison contraint au silence les plus grandes folies... Edgar, je suis raisonnable pour nous deux, retournez dans votre chine, dans ce port de Sibérie, dans un havre épargné par l'histoire... Cette affaire de bassine, c'était pour me rendre jalouse ? Tu parlais de toi... Je te dis tu, c'est involontaire, stupide. Je suis raisonnable, je suis forte, j'ai des griffes pour me défendre... Tu me perdras, je le sais, ça sera de ta faute. Je suis

raisonnable... L'amour ne l'est jamais... Demain au ponton vers la dune, demain au couchant, j'attendrai, tu regarderas de loin. La lumière quand elle est si près du sol, la robe devient transparente... Ça sera de ta faute, de ta faute uniquement... J'ai prévenu... Attends... Prends un gage sans me toucher, ce petit briquet d'amadou... Quand tu m'aimeras exactement comme je le désire, tu sauras l'utiliser.

**Les voix du monde :** C'est à Rostock... Demain sera une journée éternelle dont il te faut atteindre la limite. C'est à Rostock. Tu as moins froid ?

ABENDROT

**Edgar :** Il y a du vent, des grains de sable percutent mon visage, je la regarde de loin.

**Les voix du monde :** Sara ne se retourne pas, apprécie la morsure de tes yeux sur ses épaules, Tu la dévores. Des pas, des pas sur les planches. Ce n'est pas toi. Tu es sur la dune. Tu n'as pas de plaque métallique sous les talons. Elle devine. Elle comprend.

**Edgar :** Taisez-vous.

**Sara :** Se taire ? C'est de ta faute, Edgar... J'ai attendu toute la journée, vers la fin, j'ai enlevé la lingerie de dessous. J'ai gardé la robe blanche, celle qui est légère... Je n'avais pas honte, j'étais heureuse, langoureuse, lascive.

**Les voix du monde :** Elle devine un grand danger. Elle murmure.

**Edgar :** Taisez-vous, je vous en supplie... On pourrait se souvenir plus vite ?

**Les voix du monde :** Pas à nous de décider. Ces souvenirs sont tiens. Reprenons. Elle murmure.

**Sara :** Reste caché.

**Un soldat :** À qui parles-tu ? Il n'y a personne... Je vois personne.

**Les voix du monde :** C'est un embarcadère sur la Baltique. Un promontoire jeté sur l'eau. Une passerelle qui rejoint la ligne où l'océan se confond avec le ciel.

**Sara :** Reste caché.

**Un soldat :** Je n'ai rien à cacher, je suis fier de ce que je vais te faire.

**Edgar :** Je me terre sous les futaies à la lisière de la dune. Je me dissimule aux autres, à moi-même. Elle m'avait dit.

**Sara :** Tu ne tiendra pas la tempête.

**Edgar :** Elle attend au bout de la jetée, éloignée, je n'entends rien. Je déchiffre ses lèvres.

**Sara :** Ce n'est pas grave.

**Edgar :** Deux fois, elle répète.

**Sara :** Ce n'est pas grave, ce n'est pas grave.

**Edgar :** Avec gravité.

**Sara :** Souviens-toi du briquet d'amadou... Promet-le.

**Edgar** : Les vagues deviennent une cavalcade sur le sable, un galop, une promenade.

**Les voix du monde** : Quatre hommes empêchent toute retraite, elle est piégée. Des uniformes d'un brun crotté. Un brassard rouge avec le svastika. La sale araignée noire à quatre pattes.

**Edgar** : Des branches de saule, des branches souples dans le bois vert.

**Un soldat** : Crevure, ici c'est chez nous, chienne juive... Saute, va nourrir les poissons. Saute, raus. Schrekliche graue Maus. Raus, raus.

**Les voix du monde** : Ils aboient. Sara, robe de givre, vierge promise à l'éternité, ne résiste pas. Ne s'effondre pas. Dresse, par-dessus le silence, la clarté d'un sourire.

**Edgar** : Je n'avais pas le courage. Ils ont plié son corps avec des coups méthodiques jusqu'à l'étendre sur les planches et les échardes.

**Sara** : Je ne suis plus rien, je disparaissais, je ne sens plus rien... ce sang n'est pas le mien... Pourtant, je meurs.

**Edgar** : Le couchant n'a jamais été si beau. La turquoise de la Baltique s'est mélangée avec les oranges et les rouilles de l'horizon. Abendrot, que la nuit souligne légèrement avec des traits de charbon. Je suis étendu sur le sable, j'ai regardé la naissance des premières étoiles, je ne pleurais pas... Qui pourrait pleurer, après ça ? Je suis parti, son corps traînait encore, une bouillie de chair et de sang. J'ai pensé à ces habitants de l'Inde qui abandonnent leurs morts à la voracité des rapaces. J'ai pensé qu'ils viendraient du ciel, se nourriraient de sa grâce... Je n'ai jamais revu Heinrich. Je ne croyais pas qu'il pût rester de la beauté en Allemagne.

**Les voix du monde** : Veux-tu que nous appelions les rapaces ? Quand tout sera fini ? Sais-tu toujours lire sur les lèvres ?

#### CAVALCADE

---

**Edgar** : J'ai vu les flammes, les livres consumés, les boutiques éventrées.

**Les voix du monde** : Weg, Raus. Oublie, tu n'as rien vu.

**Edgar** : J'ai vu le serpent sortir de l'œuf.

**Les voix du monde** : Weg, Raus. Oublie, tu n'as rien vu. Rien vu, on te dit.

**Edgar** : Les prisonniers, costume gris, tracer des routes, creuser des tombes dans la tourbe noire.

**Les voix du monde** : Weg, weg. Raus, raus. Le vol d'un vautour ?

**Edgar** : Le corps d'un adolescent battu à mort traînant sur le pavé.

**Les voix du monde** : Tu n'as rien vu. Raus. Leurs becs crochus. Dans la chair.

**Edgar** : Des enfants en uniformes vénérer un petit dieu, petite moustache.

**Les voix du monde** : Tu es fou. Raus.

**Edgar** : Les vitrines brisées, mes pieds entaillés, vagabond mal chaussé. J'étais sale, repoussant, je traversais l'Allemagne, animal effrayé, renard ébouriffé, trempé, voyant tout.

**Les voix du monde** : Tu te trompes, personne n'a fait ça. Raus. Sur les

films tremblés. Noirs et blancs. On voit le vol d'un aigle sur un ciel clair. Le travail reprend, les usines fument. Des athlètes se préparent. Que demander de plus ?

**Edgar** : À quoi jouez-vous ?

**Les voix du monde** : Raviver ce que tu as oublié. La vérité derrière le mensonge. Ce n'étaient pas des rapaces. Des charognards avec des déguisements d'agneaux.

**Edgar** : Épargnez-moi.

**Les voix du monde** : Tu as vu. Voir n'est pas tout.

**Edgar** : Par une nuit de pluie, j'ai échoué en France, à la porte d'une maison.

**Les voix du monde** : Sara exécutée, tu es resté sur la dune. À l'abri des regards. Plus tard, la nuit venue. Tu la jetée à l'eau, un bateau de papier sur un ruisseau. Avec délicatesse. Tu l'a fait disparaître. Tu as gagné l'ombre des lâches.

**Edgar** : Qu'est-ce que je pouvais faire ?

**Les voix du monde** : C'est le passé. Regarde en avant. À la porte, c'est une femme de France. Une femme avec de la curiosité. La porte de sa maison à elle.

## LIVRE TROISIÈME : DE L'INSOUCIANCE AU CHOIX...

BARONNE BERNADETTE

---

**Baronne Bernadette** : Un pauvre petit oiseau tout mouillé. D'où tombes-tu ? Moineau ?

**Edgar** : D'Allemagne.

**Baronne Bernadette** : Tu as froid ? On a pas de soupe, (mais) du caviar. Un vin de Tokaï. Ginette, Ginette... C'est la bonne. Un lit profond... Douillet. Ginette... La sonnette, où est la sonnette ? Ginette, de l'eau chaude pour la baignoire, beaucoup d'eau, ce moineau est sale, repoussant.

**Les voix du monde** : Sale, repoussant. Une baronne te recueille. Étrange ?

**Edgar** : Je dormais sous le porche d'une bâtisse. La pluie, le froid, la brume ne permettent pas d'en apercevoir la grandeur. Sale, on n'est pas moins un homme.

**Les voix du monde** : Vingt ou trente pièces sur deux étages. Des gargouilles de plomb scellées dans les plaques de marbre blanc. Le boudoir d'une baronne. Un nid douillet avec de la soie. C'est à Paris dans une rue qui n'existe pas, parce que des rues comme celle-là ne peuvent pas exister pour les gens de la vraie vie. Seul, le livreur de charbon sait l'entrée sombre de la cave. Le laitier, la fenêtre du suisse. Et d'autres petits métiers qui connaissent que la pièce du puzzle qu'on laisse entrevoir. La fortune est un territoire fragmenté et caché.

**Edgar** : C'était sexuel... J'étais sale et repoussant, mais c'était sexuel.

Bernadette estimait d'un seul regard la virilité d'un homme. J'étais sale, repoussant, c'est vrai. Elle n'a pas hésité une seconde, m'a déclaré l'amant du moment.

**Baronne Bernadette** : Un maître de l'or ?

**Edgar** : Elle voulait tout savoir, minaudent, faisait semblant de se refuser si je n'expliquais pas le geste du petit marteau. Elle écoutait gravement, s'alanguissait.

**Les voix du monde** : Tu avais déjà oublié Sara ?

**Edgar** : Je l'avais éludée... Une chose dont on veut se débarrasser... Je ne voulais pas de son malheur, de sa perte. Je voulais qu'elle n'ait jamais existé.

**Baronne Bernadette** : Ensuite ?

**Edgar** : Tu écarter le cuir, l'or a coulé comme une larme tiède... Bernadette écoutait, admirait, se laissait envouter, demeurait longtemps étendue sur le divan, du velours rouge.

**Les voix du monde** : Cette baronne viendrait-elle te chercher ? Maintenant ? Ici ? Apporterait-elle l'eau chaude pour la baignoire ?

**Edgar** : Elle est innocente et frivole.

---

PARIS, BIARRITZ & EXPOSITION UNIVERSELLE

**Baronne Bernadette** : La guerre en Espagne... Tu écoutes, Edgar ?

**Edgar** : J'ai envie de vomir, je serre les dents, ça remonte par le nez.

**Les voix du monde** : Tiens-toi. C'est une baronne qui te parle.

**Baronne Bernadette** : Il y a la guerre en Espagne, peut-être qu'on peut la voir depuis Biarritz ? Ça doit être un spectacle étonnant... Tu m'entends Edgar ? Oh, Edgar, raconte le petit marteau et l'or... Non, prenons l'automobile, allons à Biarritz. S'il n'y a rien à voir, nous flamberons au casino. Tokaï, champagne, caviar, coucher, jouer ? Le petit marteau... Edgar, vous êtes affolant pour un moineau.

**Edgar** : Je vais vomir.

**Les voix du monde** : Tiens-toi, c'est une baronne, on t'a dit. Regarde par la fenêtre. La France défile, des paysages avec de la douceur. Ce n'est pas l'automobile qui s'élance, c'est la France qui se déroule comme une toile de théâtre. La France, c'est une douceur aigre faite de passé et de verbe.

**Edgar** : Je ne vais pas tenir.

**Baronne Bernadette** : Ginette, une bassine à Monsieur. Je ne serai pas longue, un duel d'artillerie se voit à la jumelle. Mon pauvre petit marteau, on ne supporte pas les moules ? C'est plus saisissant la nuit, je prendrai une couverture, je te raconterai. Essaie de nous rejoindre, c'est pas un petit estomac qui...

**Les voix du monde** : Ils ont organisé une sortie avec les voitures, quelques princes russes. Ils sont comme à la corrida. À l'abri du gradin. Sur la gauche, près de l'orchestre. Avec des éventails de dentelle, des boîtes de pique-nique en osier. Les princes ont des jumelles, commentent

le spectacle pour les femmes. Elles s'impatientent de voir par elles-mêmes. Enfin, obtiennent le droit d'examiner. Sans toucher aux réglages. Des petits rires, sans consistance.

**Baronne Bernadette** : Tu aurais dû voir ça, c'était amusant, ça t'aurait plu, j'en suis sûre. Mon pauvre Edgar... Encore tout barbouillé ? On voyait à la jumelle... Barbouillé ? Les hommes s'envolaient, des fourmis, des ombres à travers la poussière, la fumée, ils se volatilisaient à l'impact des obus. Encore barbouillé... J'appelle Ginette.

**Les voix du monde** : On appelle Ginette ?

**Edgar** : Vous vous moquez ? Si elle pouvait changer l'eau, un peu plus chaude.

**Les voix du monde** : C'est pas une bonne idée. Le chaud réveille les douleurs.

**Baronne Bernadette** : À Paris, tu me suis ?

**Edgar** : Je veux passer par l'île de Sein.

**Baronne Bernadette** : Ce n'est pas sur le chemin, pas de casino... Il y a les miens... Je devrais être jalouse.

**Edgar** : Tu plaisantes ? Ce n'est pas la même chose.

**Baronne Bernadette** : Ce n'est pas des choses, c'est de la douceur, des profiteroles.

**Edgar** : Tu es légère... Trop légère.

**Baronne Bernadette** : Non, la vie est une suite de plaisir. C'est important. Mon corps, mes seins valent bien mieux qu'une île perdue entre le froid de l'Atlantique et les brouillards de la Manche... Je ne suis pas légère... Je serai vieille, fripée en un claquement de doigts, le temps passe trop vite... Frivole, ce n'est pas vrai. Mes seins rebondis et pleins, quand tu les prends, deviennent fermes. Ça, c'est vrai. Ce qui se touche, ce qui frémit n'est pas un rêve ni une chimère. Je jalouse de ton île de peur qu'elle t'emporte. Je te fais l'amour, je t'arrache le plaisir comme si chaque fois, c'était la dernière fois. Pars, un autre jouira de ma douceur... La vie est trop courte pour souffrir. À Paris, tu me suis ?

**Les voix du monde** : L'exposition universelle, Paris, 1937. Dans le pavillon de l'Espagne. Une toile monochrome. Trois mètres quarante-neuf. Sept mètres soixante-seize. Guernica.

**Baronne Bernadette** : Picasso est communiste à ce qu'il paraît... Pas de cadre... Où pourrais-tu mettre la dorure ?

**Edgar** : Une femme tient une lampe, éclaire les corps démembrés, éclaire la vérité du désastre d'une lumière crue. Je ne connais pas d'autre tableau sur la guerre avec autant d'or dissimulé... Tu as raison, Bernadette, pas de cadre.

**Baronne Bernadette** : Chez les Allemands, il y a un homme que je veux voir. Tu suis ?

**Les voix du monde** : Tu cèdes vite ?

**Edgar** : Elle me tient par la queue, cette baronne est le diable.

**Les voix du monde :** Ce n'est pas un démon. Quand tu parles d'elle, il y a un grincement dans ta voix. Ne juge pas. C'est trop facile. C'est toi seul qui as tourné le dos au Picasso. Sans prendre le temps de bien le regarder.

**Edgar :** Des choses que je ne verrai plus... Pas assez contemplées. Si seulement dans ma mémoire, demeurerait plus que la femme, la lampe. Si je pouvais me souvenir du taureau, du cheval, de l'épée brisée, de l'oiseau... J'avais devant moi, de l'or sous le plomb... Pouf... Envolé.

**Baronne Bernadette :** Je te le présente. C'est un homme qui aime l'art, il a des livres avec des enluminures, des gravures suggestives. Il n'est pas très prude... Ah, les hommes qui aiment l'art... Et l'art, tu sais.

#### C'EST UN HOMME QUI AIME L'ART – APPENDICITE

**Les voix du monde :** C'est le pavillon de l'Allemagne. Il faut passer sous l'aigle noir, gigantesque, posé sur le toit. Le bâtiment a été dessiné par un architecte du Reich. L'aigle regarde ailleurs, avec dédain. Il faut passer un peu courbé, écrasé, un aigle caudal.

**Baronne Bernadette :** Voici l'homme qui aime l'art... Et l'art, tu sais... Quelle prestance. Regarde, c'est un civil, (mais) presque un uniforme qui marche. Quelle stature... Herr Doktor Werner Fassnacht... La prestance qui aime l'art.

**Les voix du monde :** Un rictus ?

**Edgar :** Un pincement au ventre.

**Werner Fassnacht :** Bernadette dit que vous connaissez l'Allemagne, Furtwängler de Rostock.

**Edgar :** Il m'a enseigné l'or et les orgues.

**Werner Fassnacht :** Un maître... Je crains d'annoncer une mauvaise nouvelle. Il vivait avec une espèce de fille adoptive, une noyade dans la Baltique... Quel malheur, il n'a pas supporté... Tout change, tout passe... Tout renaît... C'est comme ça. La vie est un feu d'artifice, non ?

**Edgar :** Après les étincelles, retombent les cendres.

**Baronne Bernadette :** Et ces enluminures ? Les gravures ?

**Werner Fassnacht :** L'Allemagne, quel chemin parcouru depuis le chaos de 18. Le phénix s'envolant depuis la furie des flammes, devenant le phare du monde, le gardien de l'Occident pour mille ans et plus, le chasseur contenant les loups de la steppe.

**Edgar :** Il est en face de moi, me parle, aimablement, me raconte le nouveau Reich. Parle en langue serpent, je suis fasciné... Dans le ventre, de l'intérieur, je reçois des coups... Comme si j'étais... Enceinte.

**Les voix du monde :** Qui est dans ton ventre ?

**Edgar :** Sara est en moi, malgré moi, une réminiscence soudaine. Elle donne des coups violents parce qu'elle connaît les mensonges de la langue serpent.

**Werner Fassnacht :** Vous allez bien Herr Amiot ?

**Edgar :** Une douleur, au ventre, désolé.

**Baronne Bernadette** : Alors, ce livre, les images ?

**Werner Fassnacht** : Vous êtes pâle, du givre sur une fenêtre en février... Vous êtes en hiver, monsieur Amiot ?

**Edgar** : Je vais bien.

**Les voix du monde** : Tu es de plus en plus pâle. Toute la nuit, tu as tremblé.

**Edgar** : Je veux vomir, je n'ai plus de force.

**Baronne Bernadette** : C'est vrai, Edgar, tu sembles pâle.

**Edgar** : D'un coup, je m'effondre... Je ne le veux pas.

**Werner Fassnacht** : Ma voiture est à côté, amenons-le à l'hôpital.

**Edgar** : Je bascule en arrière, tombant, flottant sur un matelas de vapeur. J'entends la bourrasque d'une cavalcade et les étoiles se recouvrent de neige.

**Les voix du monde** : C'est le sang sur les tempes. Il bat à la mesure du cœur. De ses émotions. Respire tranquillement. Respire. Tu vas revenir à toi.

**Baronne Bernadette** : Tu te réveilles ? Tu as mal ? Moineau, c'est l'hôpital.

**Edgar** : Qu'est-ce que.... ?

**Baronne Bernadette** : Tu m'as fait peur. Heureusement, Werner avait la voiture. Une voiture toute blanche avec des ailes relevées. La voiture consulaire, de l'acajou partout....

**Edgar** : Elle n'écoute pas... Qu'est-ce que j'ai ?

**Baronne Bernadette** : .... le moteur ronronne, un petit chat, cela te plaira moineau. J'ai installé Werner à la maison, avec nous... C'est un homme doux, énergique. Il a apporté ses livres... Ces gravures.

**Edgar** : Qu'est-ce que... À la fin ?

**Les voix du monde** : Elle ne t'écoute pas. C'est l'appendice. Un petit bout de toi qui s'enflamme. Une braise qui te consume de l'intérieur.

**Baronne Bernadette** : Je lui ai donné la chambre, la chambre à côté de moi, la chambre dorée.

**Edgar** : Une appendicite ?

**Les voix du monde** : On ouvre, on coupe. C'est tout. Tu es guéri.

**Baronne Bernadette** : Je l'ai conservé dans un bocal d'alcool. Je pensais que tu voudrais le voir. Oh moineau, c'est répugnant, un petit serpent jaune de pus... Je l'ai mis dans la chambre d'à côté, la chambre aux rideaux dorés.

**Edgar** : Mon appendice ?

**Baronne Bernadette** : Oh moineau, tu es drôle. Non, Werner... La Mercedes est dans la cour, sous l'avant-toit. Elle est magnifique... de l'acajou....

**Werner Fassnacht** : Monsieur Moineau, on se réveille ? Savez-vous que nous sommes voisins ? Je partage le logis, Bernadette vous l'a dit. Je

partagerai avec vous le plaisir de la vie, la lascivité de notre chère baronne. C'est une baronne qui aime l'art... Et les artistes, vous savez... Embrassez-moi ma chère... Ça ne vous dérange pas ? La coquine feint l'indifférence... Nous aimons tous les deux sa légèreté, le filet de sa voix à certains instants, la cambrure de, je ne vous dis pas plus... N'est-ce pas Bernadette ? Le filet de votre voix... Vous n'êtes pas jaloux ? Moi, je collabore sans hésiter.

**Baronne Bernadette** : Il est amusant, il te plaira... L'eau n'est pas trop froide ?

**Les voix du monde** : Bientôt l'Anschluss, l'annexion de l'Autriche. Bientôt Munich, le grand aplatissement. Ils vivent à trois. La chambre dorée. La chambre blanche, la chambre rouge.

**Edgar** : Une vie tranquille, amusante. L'Allemagne de Rostock, un filet de regret, un souvenir trouble dissimulé dans une boîte épaisse, sans serrure... Une chirurgie en quelque sorte.

**Les voix du monde** : Arrête de divaguer. Raconte la suite. Le temps est compté.

**Werner Fassnacht** : Il y a de grands projets... Le Führer a de grands projets pour l'art et la culture.

**Les voix du monde** : Depuis ce matin, les Stukas piquent sur Varsovie. La ville s'embrase sous les bombes. À la radio, on joue Chopin.

**Werner Fassnacht** : Je vous laisse, je vous rejoindrai dès que possible, dès que la querelle entre la France et le Reich sera éteinte. Ça ira vite, vous verrez Edgar. Je reviendrai bientôt, j'ai proposé à Bernadette de se retrouver dans le domaine en Moselle, le petit château de chasse. Nous parlerons de votre avenir, mon ami.

**Edgar** : Il est parti, laissant la Mercedes aux soins de Bernadette. Je faisais de grandes virées au volant. Elle s'endormait sur mon épaule, un peu triste. Je ne lui suffisais pas, elle avait besoin de trop de vie, plus que je ne pouvais en donner.

**Les voix du monde** : C'est la drôle de guerre, un temps morose avec un parapluie troué. On n'est jamais vraiment mouillé. Jamais vraiment sec. Tu savais que ça se passerait si vite ?

#### LA DÉBÂCLE, LE MUSÉE DE LINZ & LES PRÉLUDES DE LISZT

**Baronne Bernadette** : Edgar... Edgar... Une grande nouvelle, enfin. Ginette, préparez les bagages. Edgar, l'armée allemande arrive, elle s'approche, allons rejoindre Werner. Les Allemands sont déjà en Moselle.

**Les voix du monde** : La débâcle, c'est quand les glaces du Grand Nord se brisent, se chevauchent, deviennent un chaos mouvant. Il semble impossible de garder pied.

**Edgar** : Nous avons roulé à contre-courant, dans le flot des fuyards, dans le flot d'une armée désarmée, dans les remous des civils affolés. Nous avons roulé au travers d'un paysage de mai, d'un ciel bleu, d'un soleil insouciant. Bernadette était folle de joie, tout l'émerveillait.

**Les voix du monde** : C'est sur une route de France. La mitrailleuse abandonnée au carrefour. À ses pieds, des cadavres alignés. Là, sur le macadam, des soldats de vingt ans. Ils dorment, tranquilles. Sur le cœur, la photographie d'une fiancée. Ils dorment du sommeil paisible des trépassés.

**Edgar** : Nous avons traversé tant d'étrangetés.

**Les voix du monde** : Mai Quarante au ciel clair. Que trouble à peine le cri rapace des Stukas. La berline blanche remonte le courant. Un saumon chromé.

**Baronne Bernadette** : Regardez... Edgar... Regardez dans le champ.

**Edgar** : Je vois.

**Baronne Bernadette** : Un char en flammes, la tourelle dépasse de la fumée.

**Edgar** : Un char Renault, un blindé.

**Baronne Bernadette** : Les avions, c'est les avions qui ont fait ça ? Oh j'aimerais en voir à l'action, c'est passionnant. Ginette, surveillez la route de votre côté, dites-moi si vous en voyez un. C'est excitant.

**Edgar** : Je surveille à droite, regardez devant, Bernadette.

**Les voix du monde** : Qu'est-ce que tu regardes ?

**Edgar** : Le ciel... Je regarde s'il y a des Stukas dans le ciel. Bernadette est occupée de son côté, je peux dissimuler ma jalousie. Une rancœur grandissante. L'ami allemand se rapproche, je devrai partager les draps, les oreillers, les soupirs.

**Les voix du monde** : C'est une route de France. La Mercedes protège, la Mercedes, une voiture allemande. Un sauf-conduit. Fasnacht est là au détour d'un chemin en habit de Waffen S.S. Casquette noire, sourire posé, badine dans le dos.

**Edgar** : Inutile de rejoindre la Moselle. Le sillage de l'armée allemande nous entraîne jusqu'à Paris, notre vie reprend son cours.

**Werner Fasnacht** : Hitler est un homme remarquable, très attaché à l'art. Il a un grand projet, un musée extraordinaire. La guerre est terminée, l'Angleterre une broutilte qui va se taire. Arrive le temps de rénover les âmes. Un grand musée, à construire, à Linz, sa ville natale. C'est un homme sensible qui ne le montre pas.

**Edgar** : Je ne connais pas Linz... Bernadette semble plus fatiguée depuis votre arrivée.

**Werner Fasnacht** : Je la trouve plus réjouie qu'à mon départ... Vous pourriez nous aider.

**Edgar** : Elle devrait se reposer, nous l'épuisons.

**Werner Fasnacht** : Un immense musée avec les chefs-d'œuvre de l'Occident, rien que de l'art pur. Vous pourriez aider, je pourrais vous recommander... Qu'en pensez-vous, Edgar ?

**Edgar** : Rien... Il y aura de l'argent ?

**Werner Fasnacht** : Vous ne pouvez imaginer... Tellement... Vous pourrez

vous passer de Bernadette, si l'envie vous en prend.

**Edgar** : Je n'irai pas travailler en Allemagne.

**Werner Fassnacht** : Ici, à Paris, au musée du Jeu-de-paume, ça semble possible... Nous avons un dépôt provisoire, vous serez d'une grande aide, vous êtes trop modeste avec vos talents.

**Edgar** : À qui sont les tableaux ?

**Werner Fassnacht** : On peut dire que ce sont les nôtres.

**Edgar** : Il y a un retable... Le retable ?

**Werner Fassnacht** : L'Agneau mystique des Van Eyck ? Nous le cherchons toujours.

**Les voix du monde** : Le retable de la cathédrale de Gand. Au centre, un agneau avec le cou perforé. Le sang s'écoule dans une coupe d'or. Une foule entoure l'animal, l'admire à genoux. Plus haut, de part et d'autre, Adam et Ève.

**Werner Fassnacht** : Il est caché, mais nous trouverons.

**Edgar** : Je vous aiderai, pour le retable, pour les dorures, je vous aiderai, pour l'argent... Et la tranquillité... Cette guerre n'est pas la mienne.

**Les voix du monde** : C'est tout ?

**Edgar** : Je me suis perdu à contempler les tableaux dans les salles du Jeu-de-paume, à toucher du bout des doigts la texture des cadres. J'ai appliqué des feuilles d'or ou un vernis. J'ai gagné de l'argent, des amis de passage.

**Les voix du monde** : Rien d'autre ?

**Edgar** : J'ai délaissé Bernadette à Werner. J'ai visité les quartiers sombres. Je cherchais dans la chambre des prostituées, une bassine d'eau tiède avec l'odeur du savon. J'ai trouvé des lits moites, des draps usés, des plaisirs violents... Je payais bien. On faisait silence. On serrait les dents.

**Les voix du monde** : Tu regrettes ?

**Edgar** : Je ne sais pas... Je payais bien... Maintenant j'ai mal.

**Les voix du monde** : Nous n'y pouvons rien. On t'a déjà dit. Serre les dents.

**Werner Fassnacht** : Pam Pamam pam pam pam paaam Papam PAM PAPAM pam pam pam paaaaaaaaaam Papam. Vous reconnaissez ? Les préludes de Liszt, à la radio. Pam Pamam pam pam pam paaam Papam PAM PAPAM pam pam pam paaaaaaaaaam Papaaam. C'est magnifique, les préludes de Liszt, nous envahissons la Russie.

## LE LIVRE DES TEMPÊTES

---

**Edgar** : Werner m'a demandé de rejoindre La pointe du Raz. Un homme dans la ville d'Audierne savait des choses sur l'Agneau mystique. Il avait parlé d'un endroit sur la lande, d'une chapelle... Je n'aime pas les voyages, l'automne est bien avancé, il y aura de la pluie... J'ai besoin de pisser.

**Les voix du monde** : Lâche-toi. Qui te le reprochera ?

**Edgar :** Je suis entré dans l'église qu'on m'avait indiquée... J'ai ouvert le retable.

**Les voix du monde :** C'est un sanctuaire proche des falaises. Dehors, un vent se lève. De plus en plus fort.

**Edgar :** Un agneau au centre, le cou perforé, son sang s'écoule dans une coupe d'or, Adam et Ève, la foule, tant de ressemblances... Ça pourrait être le Van Eyck.

**Les voix du monde :** Le temps que tu l'examines, un homme, vêtu d'une veste de marine, est entré. Il a traversé dans ton dos, sans un regard vers toi. C'est un sanctuaire de pierre, les ouvertures sont petites. Il fait sombre. À de rares endroits, la lumière tombe, éclaire un détail. Un pupitre. Un livre.

**Edgar :** Ève, le ventre rond, plein. Une pomme dans sa main droite. Sa main gauche pend accrochant une feuille de vigne. Ça ne cache rien, on devine son sexe. Le ventre est heureux, les seins amples. Son sourire, l'attitude d'une femme en maternité. Devant elle, un orchestre avec un orgue portatif, des musiciennes, des femmes aux cheveux roux... Des prostituées ?

**Les voix du monde :** Tu écoutes ? L'homme est maintenant devant le pupitre, il a sorti une plume, une bouteille d'encre. On entend la pointe qui gratte sur le papier. L'écriture est lente, sûre d'elle.

**Edgar :** Je ne m'étais pas aperçu de sa présence, je détaillais le retable, l'état des cadres... Comment et où il faudrait mettre de l'or. Quelles précautions pour le transport.

**Les voix du monde :** Laisse le retable, reviens à l'homme. Pourquoi écrit-il debout sur ce grand livre ?

**Edgar :** Il copie.

**Le capitaine de l'Abeille :** C'est vrai, je copie.

**Les voix du monde :** Un grand lutrin, un livre de cuir posé dessus, ouvert par le milieu. L'homme recopie ce qui est écrit depuis un petit carnet. Il trace de belles lettres liées sur les pages jaunies.

**Le capitaine de l'Abeille :** C'est le livre des tempêtes... Je suis le capitaine de l'Abeille.

**Edgar :** Je ne comprends pas ?

**Le capitaine de l'Abeille :** Vous n'êtes pas d'ici... C'est le livre des tempêtes, je le réplique... Je suis le capitaine de L'Abeille... Un canot de sauvetage. Un canot à rame, solide, posé sur le sable à la baie des Trépassés.

**Les voix du monde :** En face, perdue en mer, l'île de Sein. Gardée par le phare de la Vieille. Deux ailes d'écume sous les déferlantes.

**Le capitaine de l'Abeille :** Sur le lutrin, c'est le grand livre des tempêtes. Celui que je tiens en main, c'est le petit livre des tempêtes... Vous voyez, ce n'est pas compliqué. Le petit reste avec moi quand nous appareillons pour un secours. Tout est inscrit dedans, tous les sauvetages depuis près

de cent ans. C'est une mémoire. Si je le recopie, ici dans l'église, sur le grand, c'est que nous pouvons disparaître. Une vague trop haute, le petit livre se noie. Mais le grand livre, sous le regard de l'agneau, le grand livre demeure... Ils désigneront un nouveau capitaine. Il lira, recopiera, saura ce que je sais.

**Edgar** : Sous le regard de Dieu ?

**Le capitaine de l'Abeille** : Cet agneau ? Le peintre ? Un homme, pas un ange... Le regard de Dieu... Qui sait où il traîne ?

**Edgar** : Je possède un livre des tempêtes... Je n'ai pas écrit une ligne... Que des pages vierges.

**Le capitaine de l'Abeille** : Ça prend du temps... Il n'est pas aisé de contraindre la main à suivre la pensée.

**Edgar** : Un cadeau des jésuites de Tientsin, je suis un peu Chinois.

**Le capitaine de l'Abeille** : La belle affaire... Nous n'avons plus de nouvelles d'un pêcheur, de son chalutier, de ses hommes, nous allons sortir... Venez avec moi sur la plage... Je ne sais pas pourquoi, vous me plaisez... J'aimerais que vous soyez là.

**Edgar** : Je serai seul ?

**Le capitaine de l'Abeille** : Vous êtes timide ? Les voix du monde se tiennent en silence près d'une lanterne éteinte. Nous les appelons : « Les voix du monde ». Quand la nuit tombe, si nous ne sommes pas revenus, quelqu'un doit allumer la flamme. Sans lumière, c'est notre perdition.

**Edgar** : Les voix du monde ?

**Les voix du monde** : Nous sommes les voix du silence. Nous sommes pères, mères. Sœurs. Femmes. Frères. Amantes. Si un seul mot sortait de nos bouches, jamais, ils n'embarqueraient. Jamais leurs vies, ils ne risqueraient. Alors, nous nous taisons pour le courage des vivants. Nous conservons toutes les paroles. Tous les silences. Nous conservons tout ce qui fut.

**Le capitaine de l'Abeille** : Des gens de rien, peut-être seulement le vent dans les rochers... Ne vous inquiétez pas pour votre livre, pour vos pages vides, posez-le simplement à côté du nôtre... Sur le lutrin... Vous le reprendrez plus tard, en partant.

**Les voix du monde** : Fais-le. Peut-être qu'une histoire s'y écrira. Malgré toi.

**Le capitaine de l'Abeille** : Vous êtes là pour le retable ?

**Edgar** : Je suis un maître de l'or, je suis venu pour voir le cadre.

**Le capitaine de l'Abeille** : Vous mentez, sans conséquence... La valeur n'est pas dans ce que nous voyons, mais dans ce que nous imaginons... Venez avec moi.

**Les voix du monde** : Pourquoi ne pas donner la vraie raison de ta présence ?

**Edgar** : Peut-être qu'un jour, j'y mettrai de l'or

## METTREZ-VOUS DE L'OR ?

**Le capitaine de l'Abeille** : Le canot.

**Edgar** : Fragile.

**Le capitaine de l'Abeille** : Peut-être nous serons retournés, peut-être la noyade sera le destin, peut-être nos femmes seront vêtues de noir dès ce soir... Beaucoup de peut-être...

**Edgar** : Vous n'avez pas l'air de vous inquiéter ni de vous plaindre ?

**Le capitaine de l'Abeille** : Je m'en inquiète, oui... Se plaindre ? Non. Voilà les hommes, tous venus, pas un ne manque. L'honneur est un code... Nous craignons pour notre travail, nos fortunes, nos femmes, nos enfants, le chien et le bleu très noir du ciel durant l'orage. Nous avons peur pour nos vies... Est-ce une raison suffisante pour se plaindre ? De manquer à l'honneur ?

**Edgar** : Vous êtes étrange.

**Le capitaine de l'Abeille** : Ce que disent les gens.

**Edgar** : Quand appareillez-vous ?

**Le capitaine de l'Abeille** : Tantôt... Chacun sait ce qu'il a à faire, chacun sait sa part de prière, de sueur, de larmes. Nous laissons compagnes et enfants, le confort d'une maison chauffée, un café posé sur le coin de la table, celle de la cuisine... Au mur, il y a les photographies des familles et le plus essentiel, sur un buffet, quelques bibelots.

**Edgar** : Des bibelots ?

**Le capitaine de l'Abeille** : Pas grand-chose... Quelques traces du bonheur passé. Celle que je préfère est une vieille peluche, une girafe gagnée dans une fête foraine pour épater ma femme, mon Adèle. Une tour de boîtes à conserves vides, je n'avais que trois balles, elle, une de ces jupes légères qui flottent au vent quand le temps est à l'été... Je raconte comme un adolescent ?

**Edgar** : Je ne sais plus moi-même comment parler. J'ai la mâchoire brisée.

**Le capitaine de l'Abeille** : J'avais lancé la première balle avec précaution, trop de précautions. J'ai raté ma cible, elle a ri, (mais) j'ai su que j'avais touché son cœur. La deuxième balle fut encore plus lamentable. Le forain, avec de la pitié, m'a pris la troisième des mains, disant que c'était inutile. Elle... Adèle, sa paume, brièvement sur mon épaule. Ça n'avait l'air de rien... Le gitan sans façon, sans un mot, m'a tendu la girafe. Je suis parti avec. À côté de moi, sa robe légère flottait joyeusement sur l'élan de son pas... J'embarque toujours avec des souvenirs heureux, je les emporte comme des bouées. Le reste n'est qu'une sorte de futilité... Voyez-vous, je commande la barque de sauvetage avec gravité. Je ne suis pas le meilleur marin du pays, (mais) ils m'ont choisi. Ils savent que je doute de chaque décision, qu'à chaque départ, je pèse le pour, le contre... J'évalue la puissance des tempêtes sans être sûr de mon appréciation. Un jour, je me tromperai, ils me maudiront... Je prends ce poids, je l'emporte avec moi, eux pourront se noyer avec la tranquillité des innocents. Moi, je m'enfoncerai, lesté par l'amertume d'un maudit... Les voix du monde se

tiennent sur la plage, certaines ont de ces jupes légères que la tempête fait jouer comme les fanions de la fête foraine. Si notre secours dure trop, s'allumera la grande lanterne qui guidera entre les récifs et les falaises. Voyez-vous, Monsieur, des jupes légères comme les drapeaux multicolores des petites victoires... Mettrez-vous de l'or sur le cadre ?

**Edgar :** Avez-vous peur ?

**Le capitaine de l'Abeille :** Reculez... Laissez manœuvrer... Mettrez-vous de l'or ?

LES ÉTOILES SONT BRISÉES, DU VERRE SCINTILLANT, ÉPARPILLÉ

**Les voix du monde :** La baie des Trépassés. Une plage de sable. Autour, des rochers acérés. Le canot vole sur les crêtes d'écume.

**Edgar :** Je me souviens de la force du vent, de la hauteur des vagues, du courage des hommes.

**Les voix du monde :** Ici la Manche et l'Atlantique se marient. Première nuit de noces où quelque chose se déchire. L'esquif rejoint la limite de l'invisible.

**Edgar :** Je suis sur le point de pleurer, une émotion incompréhensible.

**Les voix du monde :** Tu n'as pas versé une larme au bord de la Baltique. Peut-être est-il temps ? L'homme qui approche. Un major allemand.

**Le major Eggermann :** Il y a une règle... La règle... Je la ferai respecter. Si les marins ne rentrent pas avant la nuit, le Reich interdit d'allumer la lanterne de position. Osez ce geste, c'est la mort.

**Les voix du monde :** La baie des Trépassés. Il y a une grande lanterne de position avec deux volets. Des renforcements de verre qui forment une loupe sur le devant, avec un éclat de turquoise, un éclat d'orange doré. De l'océan, il faut être exactement dans l'axe pour l'apercevoir. De l'océan, cette lumière, c'est le chemin, c'est la vie.

**Le major Eggermann :** La peine, c'est la mort.

**Les voix du monde :** La pointe du Raz, une épée ébréchée. Ne pas trouver l'entrée de la baie. La peine, c'est la mort. La barque se fracasse sur les rochers. Les vagues. Le vent. Les cris. L'obscurité. Tout se conjugue pour déchiqeter les hommes perdus.

**Le major Eggermann :** La peine, c'est la mort. La règle, c'est la règle.

**Les voix du monde :** Sur la mer, trois marins sont en perdition. D'autres de la terre se risquent. Douze rameurs, un capitaine. Pour peut-être n'en sauver qu'un. Pour peut-être se perdre tous. Les balances ne sont pas exactes.

**Le major Eggermann :** Je ne vous ai jamais vu. Qui êtes-vous ?

**Edgar :** Je ne sais pas moi-même... Je suis de l'île de Sein... Edgar, Amiot... J'ai un laissez-passer, en règle, dans ma poche, ici... Vous, major, il me semble.

**Le major Eggermann :** Major Eggermann... Je tiens au respect du règlement.

**Edgar :** La nuit tombe vite, ces hommes seront perdus... Une règle de

Berlin ?

**Le major Eggermann :** Les ordres ne discutent pas, ils ont pris le risque en toute connaissance. Je ne les méprise pas ni ne les admire. Le devoir est le devoir. Je suis le serviteur du règlement. Faites-les voir, ces papiers en règle.

**Edgar :** L'obscurité est là, difficile de lire.

**Le major Eggermann :** Ils n'auraient pas dû partir, donnez les papiers, j'ai des yeux de chat.

**Les voix du monde :** Nous prions pour hommes en mer. Perdus dans la tempête, dans la nuit.

**Edgar :** Est-ce que mon livre s'écrira ?

**Les voix du monde :** Tu le veux ?

**Edgar :** Je n'ai pas de feu.

**Les voix du monde :** C'est toi qui sais. Regarde au fond de ta poche.

**Edgar :** Le petit briquet d'amadou.

**Les voix du monde :** Nous ne prions plus pour les hommes en mer. Nous prions pour l'homme à terre, seul. Entrant dans la tempête qu'il a choisi.

**Le major Eggermann :** Que faites-vous... Arrêtez... Pourquoi allumer cette lanterne ? Vous êtes fou ?

**Edgar :** Regardez, major, les étoiles se sont brisées.

**Le major Eggermann :** Et alors ?

**Edgar :** Qu'est-ce qui pousse un homme à se lever, le matin ou le soir, dans l'orage ? Qu'est-ce qui pousse un homme à se lever ?

**Le major Eggermann :** Le devoir.

**Edgar :** Vous n'avez pas d'imagination, ça sera votre perte... Les étoiles sont brisées, du verre scintillant, éparpillé.

**Le major Eggermann :** Qui êtes-vous vraiment ?

**Edgar :** J'ai traversé la mince séparation entre le monde des morts et des vivants... Je n'ai plus besoin de laissez-passer, d'ailleurs, regardez, il s'envole vers les vagues.

**Le major Eggermann :** Je n'aime pas les petits malins... Demain je vous tue, cette nuit vous souffrez... Avec la douleur, on est parfois vivant malgré soi.

**Edgar :** Pourquoi le vent couche-t-il les blés dans un sens, puis dans l'autre ?

**Le major Eggermann :** Je vous ferai danser pour un aveu. Vous aimez le tango ?

**Edgar :** Vous vous lasserez.

**Les voix du monde :** Explique-nous cette histoire d'étoiles brisées.

**Edgar :** J'ai aimé les étincelles du briquet, les éclats de braise sur la peau noire de l'amadou. J'ai aimé souffler sur ces étoiles brisées, voir leurs flammes se lever, se répandre et grandir sur la mèche de la lanterne... J'ai aimé cette fulgurance comme on aime les astres avant de les perdre au

matin.

**Les voix du monde :** Dans la cellule de la Kommandantur. Sous la terre, dans une cave. Les murs sont gris, auréolés de salpêtre. Un grillage d'aération avec un vent glacial.

**Edgar :** C'est la nuit, le sommeil des hommes. Dehors, la tempête s'agite. J'écoute le bruit du vent, un sifflement, les aigus de l'orgue de Hameln avec un grondement sourd, le bourdon qu'il fallait jouer avec parcimonie, un espoir si puissant qu'il descellait les pierres de la nef, faisait neiger le plâtre.

**Les voix du monde :** La tempête redouble de fureur. Les marins trouvent la passe, le chenal. La lanterne brille, se voit de loin. Personne n'ose l'éteindre. Pas même un major. Sait-on où et comment naissent les incendies ?

**Edgar :** Je suis heureux du bonheur d'un autre, d'un vivant. Je suis le forain, le gitan qui accorde le présent, j'ai mieux qu'un bibelot... À son retour, le capitaine prendra la main de son Adèle parce qu'il aura gagné encore un jour, une nuit, mille ans, une vie. Il sera possesseur du trésor de sable, d'une cafetière, d'une girafe... Moi, quelques grains, filant entre mes doigts. Je souris au bonheur de ce vivant. Je suis un presque mort qui parle, fragile, à l'essentiel.

**Les voix du monde :** Tu es lucide.

**Edgar :** Ce n'est pas peur.

**Les voix du monde :** Explique mieux.

**Edgar :** Quand la peur disparaît, on est transparent... Allumer une flamme, perdre tout, connaître sa mort n'est plus rien... C'est devenir l'homme le plus dangereux du monde... Sara, comprend-moi, la peur s'efface, (mais) ce n'est pas la folie du courage, c'est une soie dans le vent, l'élégance de se découvrir responsable. Je retrouve ce que je n'aurais jamais dû perdre... Sara, tu t'es trompée, je sais tenir dans la tempête.

**Les voix du monde :** Des bottes. Ils viennent. Tu trembles ?

**Edgar :** Je suis prêt.

#### ÊTRE VIVANT JUSQU'À LA MORT

---

**Le major Eggermann :** Les côtes de France sont tranquilles, les Anglais comme les Russes sont écrasés. Le Kremlin est dans la jumelle de nos artilleurs, Coventry sous nos bombes, le désert de Libye est à nous... Nous vous jetterons dans une baignoire d'eau glacée... Les côtes de France sont tranquilles, verdoyantes, heureuses... Comprenez-moi bien, les Français sont habitués à notre présence. Ils ont écouté leur vieux maréchal, compris les bienfaits de la collaboration... Les côtes de France sont tranquilles.

**Edgar :** Je détourne de sa langue de serpent. Je m'enfonce, m'engloutis dans la tranquillité des vagues.

**Les voix du monde :** Ne t'accroches pas. C'est inutile.

**Edgar :** Je veux être vivant jusqu'à la mort... Il a dit, avec sur la voix une

dissonance, une gelure au cœur des harmoniques, avec la dureté froide de ceux qui s'estiment responsables, il a dit.

**Le major Eggermann :** Le règlement n'a pas d'importance... Qui de Londres verrait cette lumière ? Qui serait fou pour traverser la Manche ?

**Edgar :** Ils ont la grammaire à l'envers, on me l'avait dit. Ils m'ont brisé, les tibias d'abord, avec une barre à mine, jeté dans cette baignoire. Un me tirait les bras en arrière, les deux autres me frappaient.

**Les voix du monde :** Nous sommes là pour te soutenir. Raconte, tant que tu veux. Pour la douleur, on peut rien faire. Mais, nous t'écoutons. Crie. Hurlé. Nous restons là. Quelque part dans ta tête, vestiges entre les branchages. Quelque part au-delà des rivages d'argent.

**Le major Eggermann :** À qui parles-tu ?

**Les voix du monde :** Réponds pas. Garde pour toi le peu qu'il te reste.

**Edgar :** Je me souviens de grand-père. Il me prend entre ses bras, je n'ai plus de souffle, je bascule dans les ténèbres.

**Les voix du monde :** Celui qui était ici, avant toi, a tellement serré les molaires qu'elles ont éclaté. Tu sens ces grains de sable sur l'émail. Passe ta main au fond. Essaie d'y trouver une dent.

**Edgar :** Je suis en or, étendu sur le cuir de l'établi... Le petit marteau, un mouvement implacable, reviendra, reviendra, reviendra jusqu'à me rendre liquide.

**Le major Eggermann :** Tous implorent... La plupart se rompent comme une branche trop fine. Ce sont des arbres secs et creux.

**Edgar :** Wir sind die Moorsoldaten... und ziehen mit dem Spaten... ins Moor.

**Les voix du monde :** Tu chantes ?

**Le major Eggermann :** Le ciel dans toute son ampleur est obscur, par instant, une trouée... Je distingue une chose étrange... Les étoiles semblent brisées... Monsieur Amiot, il n'y a aucune raison de s'opposer à notre force... Il n'écoute pas... Pourquoi ne nous écoutent-ils jamais ?

**Edgar :** Je ne veux pas sombrer sans musique.

#### UN PETIT BRIQUET D'AMADOU

**Les voix du monde :** Doch für uns gibt es kein Klagen, Ewig kann's nicht Winter sein. Einmal werden froh wir sagen : Heimat, du bist wieder mein !

**Edgar :** Dann ziehn die Moorsoldaten Nicht mehr mit dem Spaten ins Moor. Promettez, le livre... Mon livre, laissé dans le sanctuaire.

**Les voix du monde :** Ne t'inquiète pas, tout sera écrit.

**Edgar :** Promettez... Vivant jusqu'à la mort.

**Les voix du monde :** Nous ferons ce qu'il faut, nous choisirons chaque phrase. Chaque mot. Nous y mettrons de l'or.

**Edgar :** Je suis cet or caché, sous le plomb, sous la schlague. Le fil se rompt, les araignées s'envolent... Mourir n'est plus rien, une bagatelle. S'il le fallait, mille fois encore j'allumerais la lanterne, faire renaître la clarté

perdue... Sara.

**Les voix du monde** : Il ne peut plus se retenir. Va s'enfoncer. Couler. Se noyer.

**Edgar** : Le froid, la neige, des nuages sautant par-dessus les collines... Un ponton, une silhouette, visage qui se tourne, souriant... Il est clair, ce sourire

**Les voix du monde** : Le voilà mort... À qui donnerons-nous le petit briquet d'amadou ?

noir

## **parutions**

---

### **la mort de Vladimir**

Yves Robert – théâtre - Les Petites Lessiveries – 2004

### **la femme qui tenait un homme en laisse**

Yves Robert – monologue – Les Petites Lessiveries – 2006

### **le livre des tempêtes**

Yves Robert – théâtre - Les Petites Lessiveries – 2008

### **la ligne obscure**

Yves Robert – roman – éditions d'autre part – 2014

### **l'étoile du Nord**

Yves Robert – monologue – Atelier Grand Cargo – brochure couleur – 2015

### **le Lieutenant de guerre**

Yves Robert – monologue – Atelier Grand Cargo – cahier– 2019

### **Niobé, un matin**

Yves Robert – monologue – Atelier Grand Cargo – brochure couleur – 2019

### **la rivière à la mer**

Yves Robert – monologue – Atelier Grand Cargo – brochure couleur – 2019

### **mille nuits ou regarder les grenouille nager ♀**

Yves Robert – monologue – Atelier Grand Cargo – cahier – 2021

### **le journal du silence**

Yves Robert – Atelier Grand Cargo – cahier– 2022

### **l'essoufflement de l'ange**

Yves Robert – théâtre – Atelier Grand Cargo – cahier– 2023

### **Hibakushas - Oppenheimer le destin des parias**

Bernadette Richard – Atelier Grand Cargo – cahier– 2023

## **ATELIER GRAND CARGO**

Cornes-Morel 13, 2300 La Chaux-de-Fonds – Suisse – [www.cargo15.ch](http://www.cargo15.ch)  
collection le monde tel qu'il se raconte – septembre 2008 – impressum Yves Robert  
réimpression 2023

imprimé à Tavannes au **forum  
culture**